

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (INaLF)

Greco ou Le secret de Tolède [Document électronique] / par Maurice Barrès

p3

chapitre premier. Ma première visite au Greco :

si j' essaie de me rappeler ma première
visite au Greco, j' y trouve emmêlé le
souvenir de mon premier soir dans les
rues de Tolède. J' étais sorti au hasard,
après mon repas, et le long des hauts
murs qui s' enfoncent dans un ciel sans
étoiles, je suivais l' étroit ruban dallé. Je
côtoyais d' immenses couvents et de
lourds palais, grillés, écussonnés, dont

p4

la mauvaise fortune n' a pas abattu l' orgueil.
La nuit ranime autour d' eux toute
leur vie passée, devenue belle comme un
songe. Un peuple d' images délaissées,
flamandes, juives, catholiques, sarrasines,
m' attendait au retrait de chaque portail.
Dès ce premier soir, elles se sont jetées
sur moi, comme la misère sur le pauvre
monde, et depuis vingt années je les
nourris d' un sang étranger. Je ne m' en
plains pas ; elles m' ont en retour servi
dans tous mes plaisirs...
quel silence régnait, ce soir-là, dans
les ruelles obscures de cette montueuse
Tolède ! Au pied des murailles, les grillons
chantaient ; plus haut, d' imprévues
chauves-souris voltigeaient. Vers les onze
heures et demie, j' entendis une musique
que j' essayai de joindre à travers ce dédale,
et soudain je tombai dans une rue

p5

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

plus large, sur une danse en plein air.
Des valseurs tournaient, mal éclairés.
C' était une Tolède populaire et de tous
les âges. Des petites filles enlacées, gravement,
marquaient les mesures avec des
grâces de revenantes. Et rapide, comme
nous le sommes dans un pays pour lequel
notre curiosité est neuve, je croyais voir,
faisant le cercle, les héros de Goya, de
Velasquez, de Cervantès et de Caldéron,
qui représentent aux yeux d' un novice
toute l' Espagne... cependant, je n' éprouvais
pas un plaisir décidé. Ces cuivres,
ces fracas vulgaires s' accordaient trop
mal avec le décor.
Soudain la musique cessa, les danseurs
poussèrent de longs cris gutturaux,
on éteignit les lumières, et vivement sur
ces ruelles escarpées la compagnie se
dissipa. Alors une chanson s' éleva dans

p6

la nuit. C' était une strophe, un chant
de solitude, quatre vers pleins et poignants,
une goutte de miel qui déborde
du coeur.
Le lendemain, à Santo Tomé, son
écho se relia dans mon âme aux images
nerveuses et tristes que me présentait
la toile fameuse du Greco, *l' enterrement
du comte d' Orgaz*.

p7

au-dessus du ravin profond où le Tage
roule son flot jaunâtre, l' église de Santo
Tomé dresse une haute tour, en briques
roussies, ornée d' arcatures arabes et de
colonnes vernissées. C' est une de ces
mosquées transformées en églises, qui
nous font souvenir qu' une âme musulmane
est captive dans les assises de
Tolède. Demi-ruinée, assez misérable, elle
fait pourtant le meilleur coffret à cet
enterrement du comte d' Orgaz,
chef-d' oeuvre d' un sentiment à la fois arabe
et catholique.

p8

Le tableau occupe encore la place où Greco l'installa, au fond de la travée de droite, dans un léger retrait de la muraille qui lui sert de cadre. (et vraiment il ne gagne pas dans tout ce blanc de plâtre.) c'est une composition en deux parties : dans le bas, l'enterrement du seigneur d'Orgaz ; au-dessus, sa réception à la cour céleste.

Au premier plan saint Augustin et saint étienne, couverts de riches étoffes, s'inclinent pour soulever dans leurs bras le corps inanimé du seigneur d'Orgaz vêtu de sa cuirasse flamande. Derrière eux, debout et serrés, une trentaine de gentilshommes, de prêtres et de moines, presque tous vêtus de noir, forment d'un bout à l'autre de la toile une sorte de frise. Une atmosphère de solennelle tristesse pénètre, apaise ce bel office des

p9

morts. Dès l'abord il nous saisit l'âme et nous rend grave. Nous avons sous nos yeux une élite de la société tolédane, peinte d'après la vie, avec son expression morale la plus noble. Ce sont des personnages sévères, durs de corps et d'esprit, capables d'une certaine fantaisie bizarre et triste, mais non de vraie joie et d'abandon. Je les crois entêtés dans leurs imaginations héréditaires, et, comme dirait Voltaire, fermés aux lumières. Le miracle qui s'accomplit devant eux les édifie sans les étonner. Aussi bien, comment s'étonneraient-ils d'avoir la visite de ces deux saints, puisqu'ils savent qu'au même moment l'âme du seigneur d'Orgaz reçoit audience de la cour céleste ?

Cette audience, nous la voyons. Elle occupe le ciel du tableau. Le seigneur

p10

d' Orgaz s' y présente tout nu devant le
Christ, la vierge et le cercle des bienheureux.
La scène fait un contraste
absolu avec la belle peinture réaliste
du bas. Des tons livides et restreints
jusqu' à l' indigence, des formes prodigieusement
allongées, amincies et tourmentées,
lui donnent un caractère spectral
qui nous inquiète, nous scandalise
et nous attire.
étrange génie discordant, ce Greco !
Se peut-il que le réaliste qui vient de
peindre ces vingt-quatre tolédans, occupés
à dire un *requiem* sur la dépouille
d' un des leurs, soit le visionnaire qui
nous transporte maintenant au royaume
des larves et des songes ! Sous quel
angle voit-il donc la vie ? Et que veut dire
exactement cette oeuvre dont l' unité au
premier regard nous échappe ?

p11

Sous le tableau, une dalle noire porte
en majuscules dorées une inscription :
*quand même tu serais pressé, ô voyageur,
arrête-toi un moment et écoute une
ancienne histoire de notre ville, contée en
peu de mots. Don Gonzalo Ruiz de Tolède,
seigneur du bourg d' Orgaz, notaire majeur
de Castille, entre autres preuves qu' il nous
laissa de sa piété, prit soin que ce temple de
saint Thomas apôtre, jusqu' alors médiocre
et où il voulait être enterré, fût richement
restauré à ses frais, et il fit donation de
grands trésors d' or et d' argent. Au moment
où les prêtres s' apprêtaient à l' ensevelir,
cas admirable et inaccoutumé ! Les saints
étienne et Augustin, descendus du ciel,
l' enterrèrent ici de leurs propres mains.
comme il serait trop long de conter quel
est le motif qui poussa ces saints à faire*

p12

*ce qu' ils firent, va, si tu peux, au couvent
des augustins qui n' est pas loin, demande-le,
et ses religieux le conteront.*

*il mourut en l' an de Christ 1312. Tu
connais déjà les effets de la gratitude des
habitants du ciel : écoute maintenant
l' inconstance des mortels. Ledit Gonzalo laissa
par testament deux moutons, seize poules,
deux outres de vin, deux charges de bois
et huit cents monnaies, de celles que l' on
nomme maravedis, toutes choses que le
curé de cette église et les pauvres de la
paroisse devaient percevoir annuellement
des habitants d' Orgaz. Mais comme ceux-ci
croyaient qu' avec le temps ce droit serait
aboli, et comme ces dernières années
ils s' étaient refusés à satisfaire ce pieux
legs, la chancellerie de Valladolid, après
une énergique défense faite par le curé
de ce temple, André Nunez de Madrid,*

p13

*et par Pierre Ruiz Duron, économiste, les
contraignit à satisfaire leur dette.*
ainsi l' oeuvre du Greco est une commémoration
du procès gagné par le curé
de Santo Tomé, sur les gens d' Orgaz. Ce
tableau leur dit : " ingrats ! Il y a deux
siècles et demi, un pieux chrétien, qui
en fut récompensé sur l' heure par saint
étienne et par saint Augustin, a voulu
faire la fortune du curé de Santo Tomé.
Vous avez été assez frivoles pour manquer
à sa volonté, si hautement approuvée
par les saints. Tremblez ! Car il cause
familièrement dans le ciel avec le Christ et
la vierge. "
voilà qui est clair. C' est d' une chicane,
d' une histoire de gros sous qu' est sortie
cette page inspirée. ô puissance d' une
âme d' artiste qui repense et transforme

p14

un thème ! Cette querelle vulgaire, compliquée
d' un miracle suspect, serait bien
vite tombée dans l' oubli et recouverte
de silence, mais le Greco survient, et d' une
scène locale assez basse, il fait se lever
d' infinies puissances de sentiments à l' espagnole.

Du milieu de ces plaideurs prosaïques, son cœur s'élève pour hausser à l'éternel une mince anecdote. Au curé Nunez qui nous raconte son miracle, nous répondons : " croyez-vous ? " mais quand c' est Greco qui parle, il nous mène dans une région où le scepticisme perd ses droits.

Le sérieux de ces monotones figures, aussi bien que cette couleur froide relevée de contrastes brûlants, éveille vivement notre rêverie, nos désirs de vie contemplative. Devant cette composition bizarre, d' une vie nerveuse incomparable,

p15

pourquoi me suis-je souvenu de la mince chanson arabe qui se perdait, la veille, dans les ténèbres de ma première soirée tolédane ? Je ne sais combien de temps, à Santo Tomé, ce premier jour, je me serais complu à ces appels mystiques, si je n' avais suivi avec effroi l' agitation des petits bedeaux qui m' avaient ouvert l' église. Ils promenaient sur la toile des chandelles inclinées, et d' une telle manière que l' on pouvait tout craindre du mépris évident qu' ils marquaient pour la partie supérieure de la composition. Il faut les avoir vus, ces petits rats de sacristie, leurs longues baguettes à la main, désigner la gloire où apparaissent Jésus-Christ, la vierge et le comte d' Orgaz tout nu, et répéter avec aplomb : " *demente !* c' était un fou ! " la folie du Greco ! Une si grossière

p16

objection, qui trouve quelque force devant d' autres toiles du peintre, vient se briser ici contre tant de gravité et de noblesse. Beaucoup de bons connaisseurs affirment que le Greco avait du génie, mais qu' il avait perdu la raison. Pour moi, dès ce premier abord, je me sentis devant une âme forte et singulière, qu' il est raisonnable

de tenir en suspicion, mais plus raisonnable encore d'écouter attentivement. Je me promis d'étudier ce beau problème espagnol, en me faisant raconter sa vie et en poursuivant au fond des églises toute la série de ses tableaux.

p17

chapitre deuxième. La vie du Greco :

p19

les érudits s'accordent pour croire que le Greco naquit dans l'île de Crète, entre 1545 et 1550, mais ils n'ont trouvé aucune trace de son village natal, de sa famille ni de sa première formation. Il semble qu'il ait été l'un de ces nombreux jeunes gens qui venaient des îles rejoindre à Venise leurs aînés, déjà riches et considérés. Autour de l'église

p20

de San Giorgio, ces grecs formaient une colonie de plus de quatre mille âmes. Verriers, miniaturistes, enlumineurs, ils gardaient le dépôt des traditions byzantines. On a justement rapproché la palette du Greco, où le blanc et le noir dominant, de celle des vieux artistes byzantins, telle que la décrit un célèbre manuscrit du mont Athos.

Le premier document positif que nous possédions sur cet artiste mystérieux, c'est une lettre où le vieil enlumineur Giulio Clovio, un exotique lui aussi (dalmate d'origine), demande au cardinal Alexandre Farnèse d'accorder un logement dans son palais de Rome à "un jeune Candiote, élève du Titien et qui est un bon peintre".

Au palais Farnèse, le Greco peignit de très bons exercices d'école. On peut

p21

les voir aux musées de Naples et de Parme, dans la collection Beruete, à l'Escorial et puis à Londres ; on y saisit l'influence du Titien, du Tintoret, de Palma et de tout Venise. Cependant les peintres commençaient de surabonder à Rome. Le Greco entendit les appels de la riche Espagne et, vers 1575, passa en Castille, à Tolède, où il était sûr d'obtenir de l'ouvrage.

Il allait de plus y trouver des modèles et une manière de sentir qui s'accordaient avec sa nature.

Philippe li venait de fixer la vie administrative à Madrid et dans son Escorial. Mais la très noble, la très loyale, l'impériale Tolède, sur son âpre côte, au milieu de ses ruines romaines, de ses basiliques wisigothes, de ses mosquées

p22

arabes, de ses églises et de ses palais, demeurait l'âme de l'Espagne.

Un immense mobilier d'art encomrait sa cathédrale ; mais elle manquait de tableaux en harmonie avec son caractère ; elle attendait, réclamait son peintre. Quand le Greco fit son déballage, les chanoines lui commandèrent immédiatement ce *partage de la tunique du Christ* qu'on admire toujours dans leur sacristie.

C'est une oeuvre de grand style, splendide et pleine, toute ramassée autour de la noble tristesse du Christ. à la droite du fils de Dieu, dont la tunique est rouge, se tient un seigneur vêtu d'une armure ardoisée. Ce fier personnage à la figure basanée exprime la pensée de toute la composition. Il reste en dehors des incidents ; il subit, il médite, il connaît

p23

qu'il participe à ce qui devait arriver. Derrière le Christ et ce chevalier, son

témoin, sur des fonds qui rappellent la cuirasse du chevalier, s'enlèvent et se pressent les piques et les plumets de la multitude. Cette canaille d'ailleurs, ne parvient pas à troubler de son haro le magnifique exemple de dignité que fournit le premier plan.

Les influences italiennes persistent dans ce début du Greco à Tolède, comme dans les travaux qu'à la même époque, il exécutait pour Santo Domingo El Antiquo. C'est l'éternelle histoire de l'originalité qui se cherche. Après une série d'oeuvres obscures, un Balzac écrit *les chouans*, vrai chef-d'oeuvre, mais encore sous l'influence de Walter

p24

Scott ; il ne se trouve décidément que le jour où il se tourne à décrire la vie moderne. Ainsi Greco découvrit son génie dès qu'il imagina de peindre les nobles castillans. Le *martyre de saint Maurice et de ses compagnons* qu'il exécute pour Philippe II, de 1580 à 1584, atteste qu'il connaît maintenant sa voie : c'est d'exprimer d'une manière réaliste les spasmes de l'âme.

Cette conception était d'accord avec les moeurs d'un roi qui allait orienter la peinture vers le pathétique moral, et la conduire du Titien à l'école de Séville. Pourtant le *martyre de saint Maurice* ne semble pas avoir pleinement satisfait Philippe II. Il ne crut pas pouvoir mettre sur l'autel la toile du Greco ; il se tourna vers le Florentin Romulo Cincinnato qui lui fournit une composition médiocre,

p25

mais non *objectionnable*. les deux oeuvres rivales se voient toujours au couvent de San Lorenzo de l'Escorial. Celle de l'italien, sur l'autel des saints martyrs ; celle du Greco, dans la salle capitulaire. Tout naturellement le visiteur cherche à se

rendre compte des objections du roi.
Le Greco avait à peindre l'histoire fameuse
de ces soldats chrétiens qui,
sommés par l'empereur romain de sacrifier
aux dieux, ne voulurent ni céder
ni se révolter et acceptèrent le martyre ;
il ne vit pas leur mérite dans l'acceptation
de la mort, -en cela des milliers
de confesseurs les avaient égalés, -mais
il rêva de glorifier que leur chef
Maurice eût obtenu par son discours le
sacrifice de toute sa légion. C'est pourquoi
il peignit dans de belles proportions,
bien au premier plan, le conciliabule

p26

de saint Maurice et de ses compagnons,
et puis, fort en retrait, le saint
suivi de son état-major et d'une escorte
d'anges, musiciens et chanteurs, qui s'en
va consolant, un à un, les soldats et qui
reçoit leurs têtes, à mesure que l'exécuteur
les tranche.
On comprend que Philippe II, accessible
pourtant aux graves songeries,
puisque il leur consacrait la masse solennelle
des bâtiments de son Escorial, ait
été surpris par cette magnifique extravagance
d'un tableau tout intellectuel.
Greco, ajustant mieux son but, allait,
au lendemain même de cette demi-réussite
atteindre son point de perfection
dans le fameux *enterrement du comte
d'Orgaz*.
voilà son chef-d'oeuvre populaire.
C'est la gloire. à cette date, en 1584,

p27

une vogue immense lui vient. Dès lors,
il fournit les couvents et les églises
de *sainte Madeleine*, de *François D'Assise*,
de *Véronique tenant le voile*, et il
portraiture l'élite de la société castillane,
en même temps qu'il invente ses
grands poèmes de peinture mystique.
Durant plus de trente ans, Tolède a

possédé dans le Greco un de ces artistes, comme l' Italie de la renaissance en a tant connu, qui ne s' enferment pas dans un seul art. Ce grand peintre sculptait, bâtissait, écrivait.

Mais comment le juger dans ces différents ordres ? Un malin génie s' est acharné sur ses travaux d' écrivain, de sculpteur et d' architecte.

Que sont devenus les manuscrits où il développait ses idées sur l' art de la

p28

peinture ? Pacheco, si peu suspect de sympathie pour le vieux maître, déclare qu' ils étaient d' un grand philosophe.

Peut-être les retrouvera-t-on quelque jour au fond d' un couvent ou bien dans une bibliothèque de chapitre.

Ses sculptures aux formes sveltes, parfois même quintessenciées et subtiles, témoignaient d' une passion concentrée.

Il atteignait, dit-on, une sorte de beauté fatale, en cherchant à tout prix l' expression personnelle. à la fin du dix-huitième siècle, dans l' église des franciscains d' Illescas, -petite ville sur la route de Madrid à Tolède, et qui joue un grand rôle dans les romans picaresques, -on voyait encore la plus importante de ses oeuvres sculpturales : les tombeaux des fondateurs du monastère, Gédéon De Hinajosa et sa femme Dona Catalina

p29

Velasco. C' étaient deux niches de marbre blanc, ornées de pilastres et de frontons, où les deux donateurs étaient agenouillés dans l' attitude de la prière. Sur les côtés se trouvaient les pleureuses... cette description donne l' idée d' un tombeau de la renaissance italienne, où manquent la tristesse et l' angoisse de la mort si bien senties par le moyen âge. On aime à croire que le Greco avait su mêler son âme à ce décor, mais il ne reste rien de ces tombeaux...

jugerons-nous de son talent sur
les figures des deux apôtres qui ornent le
grand rétable dans l' église de la Caridad ?
C' est de l' art italien, élégant, animé toutefois
d' une vie assez expressive et douloureuse...
nous fierons-nous aux statues qui
décorent le rétable de l' église
de l' hôpital d' Afuera ? Quelques-unes
doivent être du Greco. Mais lesquelles ?

p30

Son oeuvre architecturale n' a guère
moins souffert. Dans l' église San
Vincente de Tolède et à l' hôpital d' Afuera,
on peut voir ses rétables ; mais il me
semble que l' on a cessé de lui attribuer
l' hôtel de ville de Tolède, conçu dans
ce noble style greco-romain, fort à la
mode en Italie à la fin du seizième
siècle.
Ces divers travaux incertains m' autorisent,
je pense, à conclure que le
Greco, quand il ne voit pas une occasion
de produire son âme, se réfugie
dans un travail correct, expert, pondéré,
voire glacé. Hors ses jours d' émotion,
ce n' est plus qu' un maître qui
travaille sans chercher l' effet.
Homme étrange, qui double d' un personnage
énigmatique le mystère de son

p31

art. Une vie et des oeuvres submergées
par les ténèbres, tel est le sort de Greco.
C' est seulement au cours de l' année 1908
qu' un érudit espagnol, Manuel B. Cossio,
a réussi à nous fournir quelques précisions.
Essayons de saisir les points
brillants qu' il est, tant bien que mal,
parvenu à dégager.
Et d' abord, quel visage avait donc le
Greco ? Faut-il le reconnaître aux côtés
de Michel-Ange, du Titien et de Clovio,
dans *les marchands du temple* ? est-il
le centurion du *partage de la tunique*,
et le saint Joseph de *la sainte famille*

du Prado ? L' avons-nous dans sa grave
maturité, parmi les seigneurs qui rendent
les derniers devoirs au *comte d' Orgaz* ?
est-ce vraiment son visage de
songeur émacié que possède M. Beruete ?
Je l' admets. Je crois que nous avons

p32

dans cette émouvante série la suite des
états d' une grande âme qui se forme.
Le Greco doit être cet homme tout de
finesse, de nervosité, la tête légèrement
inclinée à gauche, du type écureuil, si
j' ose dire, mais ennobli de rêverie religieuse ;
une figure silencieuse appliquée
(et peut-être neurasthénique).
On sait depuis hier qu' il habitait, non
loin de Santo Tomé, au milieu de la
juiverie. Ces pierres écroulées abritèrent
successivement le fameux argentier
Samuel Lévy et le magicien marquis
de Villena. L' imagination populaire
fouille encore ces décombres pour y
découvrir la trace des trésors de l' un et
des opérations diaboliques de l' autre.
Depuis les arceaux de ces ruines, M. Lafond,
le conservateur du musée de Pau
et l' un des hommes de France les plus

p33

familiers avec l' art espagnol, a reconnu
les collines grises qui figurent souvent
au fond des tableaux du Greco. En s' approchant
de sa fenêtre, le peintre apercevait,
près du pont d' Alcantara, la fameuse
machine inventée par l' italien
Juanelo, mécanicien de Charles-Quint,
pour monter l' eau du Tage au sommet
de la ville. Cette machine nommée l' *artificio
de Juanelo* était célèbre dans toute
l' Espagne, et l' on faisait le voyage de
Tolède pour l' admirer. Je ne doute pas
que ce ne soit elle cette roue mystérieuse
que le Greco a peinte au fond du *saint
Martin partageant son manteau avec un
pauvre*. comme Vinci, Greco s' intéressait

à l' art de la mécanique. Tout naturellement
il se plut à étudier un
appareil construit sous ses yeux et
que les écrits du temps proclament à

p34

l' envi une des merveilles du monde.
Dans la juiverie de Tolède, le peintre
vivait fastueusement avec sa famille et
de nombreux élèves. Nous avons un document
sur son intérieur, un véritable
tableau de genre. Trois femmes de tous
âges et qu' un beau chat surveille, s' occupent
à broder et à filer, tandis qu' une
quatrième soutient sous les bras un
enfant.

Ce tout petit garçon, qui deviendra le
saint Martin de la chapelle de San José
et le délicat adolescent qui déploie le
plan de la ville dans la *vue de Tolède*,
paraît bien être Georges-Manuel Theotocopuli,
le fils du Greco.

Comme son père, Georges-Manuel fut
à la fois peintre, sculpteur et architecte.
On a telle copie du *partage de la
tunique*, puis un *saint Pierre et saint*

p35

Paul que l' on croirait du Greco, n' était
la signature de son fils. Et sans doute
qu' il a exécuté beaucoup des répliques
qui encombrant aujourd' hui le marché.
Pour nous faire de ce jeune homme
une idée intéressante, il faut concevoir
sa vie comme tout entière enfermée
dans la chapelle mozarabe de la cathédrale.
Cette chapelle est une des plus précieuses
traditions de Tolède, une relique
du temps des Maures. Elle perpétue la
constance de ceux qui, sous la domination
musulmane, gardèrent leur sang
et leur foi. Là se conservent des usages
liturgiques spéciaux, d' origine orientale,
apportés en Espagne, aux premiers
temps, par les barbares goths ; et là
viennent encore prier, au début du

vingtième siècle, quelques familles mozarabes

p36

de toutes conditions. Georges-Manuel eut à construire la coupole et la lanterne de ce sanctuaire vénérable. Quoique ses plans parussent trop hardis aux hommes du métier, il les fit agréer des chanoines et les conduisit à bonne fin...

voilà tout ce que nous savons sur le fils du Greco, qui mourut assez jeune. Cet emploi de sa vie lui donne quelque chose de poétique. Je songe au fils de Victor Hugo, François-Victor, qui, pour grandir encore la gloire de son nom, se consacre au service de Shakespeare et l'honore comme une des sources de son père. On regarde avec sympathie Georges-Manuel protéger ce culte mozarabe. Il y vénère une tradition composite où s'est nourrie le génie du Greco. Quel geste charmant dans l'ombre, celui

p37

de ce jeune homme qui recouvre d'une coupole les eaux qui sourdent du sol antique de Tolède !

La fille du Greco est plus romanesque encore que Georges-Manuel. C'est elle le petit page de l'*enterrement du comte d'Orgaz* ; c'est elle, l'enfant Jésus qui chemine craintivement appuyé contre le *saint Joseph* (de l'église San José) dans un sentier des environs de Jérusalem ; c'est elle surtout, ce noble et grave portrait de jeune femme qui fut vendu avec la collection du roi Louis-Philippe, à Londres, en 1853, et qui appartient aujourd'hui à Sir John Stirling Maxwell. Quel livre d'amour, si l'on recueillait les noms de tous ceux qui l'ont aimée ! Le jeune Chasseriau en fut épris. Mais parmi les folies qu'elle a suscitées, la plus étonnante est encore

p38

de l' érudit Buchon qui, dans son *atlas de la principauté française de Morée*, donne, entre deux croquis de forteresses franques, cette charmante figure comme un modèle du " vrai type grec " .

On connaît les beaux yeux, l' ovale pur, le teint mat de la fille du Greco, mais, de sa voix et des sentiments de cette émouvante fiévreuse, rien ne nous est parvenu. Il est assez décent que chez le peintre de la profonde Tolède mi-catholique, mi-arabe, la fille de la maison soit voilée.

Avons-nous des lumières plus complètes sur son atelier, sur l' équipe de ses élèves et sur son enseignement, dont l' influence agit jusque sur le grand Velasquez ? Nous savons que l' on voyait chez lui Fra Juan Bautista Mayno, dominicain

p39

de grande vertu, qui traitait les portraits avec une si belle douceur et tant d' amour, que, sans rien négliger de la ressemblance, il donnait aux plus vieilles et aux plus laides de la grâce et de la jeunesse ; -le graveur Diego De Astor, de qui je vous souhaite que vous trouviez une estampe, un saint François agenouillé tenant une tête de mort, d' après le Greco, ou les planches pour l' histoire de Santiago ; -Orrente ; - Antonio Pizzaro ; -et puis son disciple préféré Luis Tristan qui, d' après la dizaine de tableaux que j' ai vus au couvent de Santa Clara La Real, me semble bien surfait.

Un texte de Pacheco nous ouvre quelques vues sur l' enseignement que ces jeunes artistes recevaient de leur maître. Ce peintre et critique sévillan vint un

p40

jour à Tolède visiter le Greco, alors

âgé de soixante à soixante-dix ans, qui le mena dans une pièce remplie de maquettes en terre de ses sculptures, puis dans une seconde pièce où se trouvaient les esquisses de tous ses tableaux. Et l'honnête Pacheco s'étonne fort. " qui croirait, écrit-il, que Domenico Greco esquissât ses ouvrages, les retouchât à maintes reprises, afin de séparer et de désunir les teintes, pour donner ainsi à ses toiles leur aspect de cruelles ébauches, et pour simuler une plus grande liberté de facture, une plus grande puissance. " ce qu'un profane croit saisir dans cette brève indication, c'est que le Greco se préoccupait d'éviter le rondouillard et cherchait l'expression crue, immédiate, directe. Pacheco demanda encore au Greco ce

p41

qui doit l'emporter du dessin ou de la couleur. Le vieux maître répondit que c'était la couleur, puis il déclara que " Michel-Ange était un bon homme, mais qu'il ne savait pas peindre ". Ce qu'il faut entendre, je crois : " Michel-Ange est un véritable homme (au sens où Napoléon dit à Goethe : vous êtes un homme, monsieur de Goethe), mais il ne fait pas proprement de la peinture, il dessine des groupes statuaires. " on sait par ailleurs que Greco se faisait de son art une très haute idée. Un jour, les hiéronymites du monastère de Santa Maria de la Sisle (dont l'emplacement se voit encore à une demi-lieue de Tolède), le prièrent de leur fournir une *cène*. d'accord avec eux, il passa la commande à son cher Luis Tristan. Celui-ci, le travail fait, demanda

p42

deux cents ducats. Les moines admirèrent la toile, mais d'un si jeune artiste, le prix leur semblait trop élevé.

On recourut à l' arbitrage du Greco. à peine le maître eut-il vu le tableau, qu' il se jeta, la canne levée, sur son élève, en l' appelant " vaurien et déshonneur de la peinture " . Les bons moines s' interposèrent : un si jeune homme était excusable de ne pas comprendre la valeur de l' argent. Mais le Greco continuait : " ce mauvais fils nous trahit de lâcher une si belle toile à moins de cinq cents ducats, et je veux qu' il l' emporte chez moi, si vous ne lui comptez de suite son argent. " ce singulier homme tenait tête à l' inquisition elle-même. Les théologiens lui cherchèrent des difficultés sur ce qu' il agrandissait les ailes des anges.

p43

Disons-le en passant, il avait raison : il ne faut pas d' ailes (et puisqu' il s' agit de surnaturel, personne ne demandera d' explication) ou bien il en faut à la mesure du corps. Quoi qu' il en soit, accusé d' avoir manqué aux règles canoniques dans certains de ses tableaux, Greco plaida et gagna son procès. Phidias avait été moins heureux à Athènes.

Je soumetts aux membres de la société des beaux-arts le système que le Greco employait avec ses clients. Il ne vendait pas ses tableaux, il les donnait en gage contre une somme d' argent, sous réserve de les reprendre s' il lui convenait de rembourser. Et ces messieurs pourraient encore faire leur profit de la belle résistance qu' il opposa, au début du dix-septième siècle, à l' impôt

p44

sur le travail. Le collecteur voulait exiger de lui un droit sur les commandes qu' il exécutait à Illescas. Il refusa de payer et porta le litige devant la cour royale, qui lui donna satisfaction et

déclara exempts de tous impôts les
trois nobles arts de la peinture, de la
sculpture et de l' architecture.
De ces faits, il apparaît que le Greco
apportait des idées étrangères dans Tolède.
Ses moeurs aussi semblaient bizarres.
Jusepe Martinez le blâme d' avoir
" tenu à gage dans sa maison, pour profiter
de toutes les jouissances à la fois,
des musiciens qui jouaient pendant qu' il
prenait ses repas " . Quelle musique voulait-il
entendre ? Une musique d' esprit
et de couleur arabes ? Ou bien cet art
énergique, hautain, que j' ai pressenti
un soir, en écoutant des voix alternées

p45

dans les ténèbres du monastère au Montserrat ?
On donnait alors, j' imagine,
dans les églises de Castille, des morceaux
écrits pour flatter le délire mélancolique
du roi Philippe II. Seule
aujourd' hui la chapelle Sixtine les a
recueillis. Ils valent pour exprimer le
coeur de l' Espagne, aussi bien que les
peintures d' un Moralès, d' un Zurbaran.
Mais je crois que le Greco avait un faible,
cet artiste nerveux et d' une élégance
un peu levantine, pour les chansons sèches
et tristes, qui naissent d' un sol pierreux
au bourdonnement de la guitare.
Le soir, il les écoutait chantées par
des mendiants et des porteurs d' eau,
quand il passait le pont Saint-Martin
pour s' en aller aux *cigarrales*, dans les
jardins qui sont placés sur la côte en
demi-lune, au sud-ouest de Tolède.

p46

Là s' élevait, pour parler comme un
poète de l' époque, une maison champêtre
" bâtie suivant les plans et une
invention de Crète " .
Entendez par là que Greco s' était
chargé d' embellir pour l' opulent cardinal
archevêque Sandoval Y Rojas, le

cigarral de Buena Vista.

Auprès du Tage, parmi des jardins
plantés d' orangers, de châtaigniers et
de pins où présidaient les statues des
nymphe, les chevreuils erraient le long
des étangs. Le passant peut voir encore
quelques vestiges de ce beau luxe. Et la
vie qu' on y menait, Tirso De Molina
nous l' indique dans ses *cigarrales de
Tolède*, de la même manière que Boccace
nous donne l' image d' une villa
médicéenne au-dessus de Florence.
Dans le Cigarral de Buena Vista, le

p47

Greco, chaque soir, retrouvait les plus
gracieux esprits de la ville et les belles
tolédanes qui, suivant un pieux ami de
sainte Thérèse, " disent plus en un mot
qu' un philosophe d' Athènes en un livre " .
Il y vit passer, à côté de ce Tirso De
Molina, l' admirable dramaturge de la
légende de Don Juan, Lope De Vega,
excellent prêtre, génial fabricant de
comédies de cape et d' épée, dont il
serait puéril de blâmer la fougue
amoureuse ; -le père Ribadeneira, l' ami et
le mémorialiste d' Ignace De Loyola ; -le
frère Hortensio Félix Paravicino Y
Arteaga, de l' ordre des trinitaires, qui
écrivit des romances lyriques, subtiles et
mystiques ; -le savant jurisconsulte
Covarrubias ; -le poète conquistador
Ercilla, élève de Stace et de Lucain,
premier explorateur de la Patagonie, et qui

p48

chanta ses exploits dans une " oeuvre
plus sauvage que les nations qui en
font le sujet " ; -Baltazar Gracian,
prosateur obscur, prolix et profond,
qui peignait les scènes romanesques de
la vie pour aider à l' éducation des héros ;
-leur maître à tous, Gongora, le fameux
prêtre cordouan, d' un patriotisme
et d' une foi farouches, qui composait

des romances moresques, froides, étincelantes et brodées à l' infini ; - puis enfin Cervantès. Et, dans les mêmes années, sainte Thérèse, à Tolède, faisait oeuvre de fondatrice et de poète génial. Greco nous a laissé les portraits d' un certain nombre de ces personnages. Je me plais à rêver d' un salon dans le *cigarral* de Buena Vista restauré, où ils seraient tous réunis, cardinaux, poètes couronnés de lauriers, médecins, juristes,

p49

femmes romanesques, innombrables moines et seigneurs, toute cette société tolédane, aujourd' hui dispersée dans les collections publiques ou privées. Et je sais bien à qui je donnerais la présidence de cette grave assemblée, c' est au bienheureux Jean D' Avila, l' auteur de ce fameux livre de direction spirituelle *audi, filia*, qu' il écrivit pour engager une fille d' honneur de la reine à renoncer au monde, en lui développant cette sainte pensée des écritures : " écoute, ma fille, vois et prête l' oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père, et le roi concevra de l' amour pour ta beauté. " le portrait de ce grand mystique serait bien à sa place pour présider un tel cénacle, expression la plus élevée de l' âge d' or espagnol, en même temps qu' il nous ramènerait sur la

p50

pensée religieuse, qui paraît l' essence même du talent de Greco.
Le peintre de l' *enterrement du comte d' Orgaz* mourut vers sa soixante-seizième année. Sur les registres de la paroisse de San Bartholomé de Tolède, on lit :
" le 7 avril 1614, mourut Domenico Greco, sans testament. Il fut enterré à Santo Domingo El Antiguo. Que Dieu ait son âme. " nous savons par Jusepe Martinez, qui rédigea ses *discours sur*

l'art peu après, que le Greco laissait en mourant, " pour toute richesse, deux cents tableaux ébauchés ". Ne sont-ce pas ces *tableaux ébauchés* que nous voyons passer de fois à autre, et qui ébranlent notre confiance en la solide raison du peintre ?

Le Greco précédait de deux années

p51

Cervantès dans la tombe. Cette date est un des rares points positivement établis de sa biographie. Ses jours sont voilés ; il n' est pas mieux connu dans ses années de gloire que dans sa jeunesse ; le temps a recouvert d' ombre plusieurs aspects de son génie ; et l' on arrive à se convaincre que, pour atteindre ce personnage énigmatique, il n' est que la rêverie devant ses tableaux, difficiles d' ailleurs à découvrir dans l' obscurité et sous la poussière des profondes chapelles de Tolède.

p55

chapitre troisième. Mes heures tolédanes : je n' essaierai pas de décrire la Tolède que vit le Greco à la fin du seizième siècle. Ces brillantes évocations, analogues à des cavalcades historiques, procurent à l' âme peu de profit. Elles ne peuvent nous mener au coeur de notre sujet. Pour nous rendre sensibles les influences morales que subit le Greco, je tenterai, plus modestement, d' exprimer

p56

mon sincère amour de sa ville. Dans Tolède, j' ai vécu une vie toute livrée aux influences du lieu et telle que, dans mon souvenir, certaines de mes heures se plaçant auprès des tableaux du Greco forment une suite à son oeuvre. Aussi je voudrais, avec abondance et

presque sans ordre, parler de Tolède,
et là-dessus oser trente digressions qui
nous ramèneront toujours à mieux comprendre
le Greco.

Je n' ai que trop attendu ! Combien,
jadis, avec éloquence j' aurais dit mon
amour, quand je l' éprouvais ! Aujourd' hui,
je regrette d' avoir, par crainte
d' être insuffisant, toujours ajourné l' expression
d' une telle flamme. Si j' aime
encore Tolède, c' est surtout d' être une
grande part de ma vie passée.
Par trois fois j' accourus entendre la

p57

chanson de l' Espagne. Dès la frontière
elle m' attendait, cette chanson qui s' en
va éveiller la tristesse pour lui dire de
se résigner. Elle était tapie, je m' en souviens
bien, dans le coin d' une petite
gare. Par Burgos, si froide et gothique,
par Valladolid où gisent toutes les poupées
de sacristie, par la sainte Avila,
cette faible chanson, de jour en jour s' amplifiait,
se chargeait de sens. à Tolède,
je fus rejoint par un air qui vient du
Midi. Comme d' autres au fond des
terres, tressaillent, s' ils ont senti la brise
salée de l' océan, j' avais respiré l' Orient.
Depuis trois siècles qu' elle se ruine,
cette ville a gardé sa tradition, elle
s' effondrera avant que de se démentir.
Au temps du Greco, elle était bien
cette même ville que je vois, ce même
fleuve qui s' écoule devant mes yeux ;

p58

elle demeure toujours la cité bâtie sur
un roc de granit, âprement cernée par le
ravin profond du Tage. Au milieu d' un
pays immobile, elle forme aujourd' hui
encore une énorme grappe, une ascension
composite d' églises, de couvents, de
maisons gothiques, de couloirs arabes
haussés et rétrécis. Et ses pierres continuent
de dire les mêmes choses qu' avait

entendues Greco et qu' il fortifie du discours abondant de ses tableaux dans les chapelles délabrées. Les raisons de Tolède ! C' est un superbe dialogue entre la culture chrétienne et l' arabe, qui s' assaillent et puis se confondent. Ceux qui nourrissent leur sang des beautés de l' Espagne savent que rien n' est inactif sur cette terre africaine. Tout collabore à leur plaisir dans la série de ses merveilles, depuis la haute

p59

courtoisie des *lances* jusqu' à la plus indigente des *manolas* parée d' un oeillet. Et s' ils retrouvent dans le sud-express l' accent rauque d' une castillane, s' ils voient les terres stériles de la Sierra courbée sous le vent, les voilà déjà qui frémissent : soucis, pensées, tout a sombré, comme chez un garçon de vingt ans au coup de talon d' une jeune danseuse animale, qui lève ses bras dorés où claquent les castagnettes.

p61

en face de Tolède : pour prendre une vue d' ensemble de Tolède, à la fin de la journée, j' aimais descendre par l' Arabal, gagner le dessus de la porte de Cambron et franchir le Tage sur le pont Saint-Martin. à ma droite, voici la Vega. Il faut voir avec quelle fierté cette terre indigente ou négligente porte ses pauvres bouquets de campagne. C' est la fierté des paysans sur leurs ânes. Nous sommes bien dans le pays où *arrogante*, qui veut dire

p62

" porter beau " revient toujours comme un compliment. L' épais troupeau des chèvres dévastatrices regagne la ville en secouant leurs mille clochettes, tandis que leurs chevreaux s' attardent. Tout se

noie dans la lumière. Le paysage à l' infini déploie une couleur fauve, n' était un nuage vert sur un sol rougeâtre. Et voilà qui rend raison de la peinture espagnole. Cette terre écorchée émeut de la même manière qu' un Velasquez ou qu' un Greco ; même teinte et même superbe. Tout manifeste une volonté implacable d' être de la beauté.

Je m' engage dans un chaos de rochers où s' étagent les fameux *cigarrales*, pauvres vergers pareils aux bastides des marseillais. Ils sont environ deux cents, tout enclos de pierres sèches, avec une petite maison au centre et un maigre

p63

feuillage dévoré de poussière. Une faible odeur, ce soir, s' exhale des genêts. Le long de ces pentes pierreuses, qu' on appelle ici des *rodaderos*, lieux où l' on roule, je m' achemine à la Virgen Del Valle, notre-dame de la vallée, petit ermitage placé sur la rive gauche en face de la ville.

Depuis cette chapelle, on embrasse d' un regard le vaste roc que charge Tolède et qu' enserme le Tage. L' impériale Tolède se ramasse en pleine lumière sur cette dure montagne, dont elle épouse les saillies et ne couvre que le sommet. Les débris de ses palais courent largement au Tage et lui laissent, là-haut, une superbe position d' orgueilleuse en détresse.

Comment rendre les grands mouvements monochromes de cette terre violâtre

p64

et ocreuse ? Il faudrait marquer sa couleur et ses courbes, et puis aussi rendre sensibles des parties nourries, pesantes, où nul édifice n' est notable, mais qui précisément ont la beauté des grands espaces pleins en architecture. L' énorme rocher qui porte une ville

si glorieuse est magnifiquement proportionné
pour servir de monture à un tel
diamant, et l' on reçoit une impression
de plénitude et de force à voir ses pentes
larges et décidées, ses noires aspérités
que baigne le fleuve.

Les maisons se tiennent sur le haut du
roc et se silhouettent dans le ciel. Leurs
murs d' un blanc cru ont un aspect
d' Orient, tandis que les toits se confondent
avec l' immense teinte violette
de toute la montagne. Cet entassement
grandiose, où l' on s' étonne que tant

p65

de minarets de mosquées se mêlent
aux terrasses des monastères et aux
clochers des églises, l' Alcazar le domine.

Construit d' un style lourd, il proclame :
" je n' ai que faire d' être beau.

Il me suffit que les méchants tremblent
et que les bons se rassurent. "

au centre du tableau, la cathédrale,
comme un poids trop lourd, imprime à
la montagne une sorte de fléchissement
d' où coule vers le fleuve une traînée de
maisons. Mais, sur la droite et sur la
gauche, le socle puissant demeure nu et
l' on voit son granit sous les décombres
qui glissent du faîte.

Netteté, immobilité, voilà les deux
vertus de ce décor, où San Juan De Los
Reyes, né d' un voeu des rois catholiques,
se tient à la poupe, d' une certaine
manière si fière que je lui trouve, sinon

p66

la ressemblance, du moins la qualité
d' une flamme d' étendard.

C' est à l' instant du crépuscule que
cette Tolède, depuis la vierge de la vallée,
devient extraordinaire. Quand le
puissant support granitique de la ville
est déjà tout dans le violet, les derniers
rayons qui passent par-dessus les sierras
illuminent Tolède d' une flamme jaune

où se mêlent de rares ombres. Bientôt
les montagnes entrées dans le noir se
découpent sur un ciel rouge qui enflamme
la ville, puis en s' éteignant la laisse dans
la nuit. Une à une, les lumières, comme
des veilleuses devant des vierges saintes,
piquent les ruines. Une émotion de
beauté m' envahit. Un grelot lointain, le
trot d' un mulet et puis, le dimanche,
quelques bouffées de musique, ébranlent
toutes mes puissances intellectuelles.

p67

Je renonce à suivre ces Tolèdes successives,
dont les splendeurs furtives
s' acheminent à l' immobilité de la nuit.
Il faudrait l' âme passionnée d' un Delacroix
pour saisir et fixer en une seconde
la mutabilité du ciel, des terrains, des
édifices, et puis dans son gouffre le
Tage. Je sais du moins ce que nous
dit ce coucher de soleil sur Tolède ; il
assemble toutes les formes, toutes les
couleurs, tous les rêves pour nous parler
d' une vraie vie à laquelle nous nous
croyons prédestinés et qu' il nous reste
à conquérir...
quand nous rentrâmes à Tolède, quelques
cloches sonnaient sur la ville appelant
à la cathédrale les personnages du
Greco.

p69

la cathédrale de Tolède : cette cathédrale,
qui, de loin, s' offre avec tant de magnificence,
est si prise dans les maisons que, de près, l' on
voit seulement la façade du midi. Des écussons
de marbre blanc s' y détachent sur
un fond noir. Et ce contraste saisissant
nous donne, dès l' abord, le même genre
de plaisir, la même plénitude sensuelle
qui s' exhale des vigoureux chevaux
d' Andalousie, d' une jeune sévillane éclatante,

p70

ou bien des énormes oeillets parfumés
de Cordoue.

Jamais je ne me suis lassé d' errer, à
toutes les heures, parmi les chapelles de
cette église grandiose. Elle nous offre
indéfiniment des beautés surprenantes et
pleines ; notre grande satisfaction, c' est
même qu' elle nous en offre trop : on
fait ici de la surnourriture.

Sous ces nefs d' une hauteur prodigieuse,
j' accepte d' être submergé. C' est
la poésie des grandes profondeurs. Si
longtemps que je vive dans cette masse
énorme, j' y ferais encore mille découvertes.
Il arrive un moment où les livres
que l' on préférerait ne sont plus de beaux
livres, parce qu' ils cessent de rien nous
donner : nous leur avons tout pris. Qui
pourrait donc épuiser ce vaste Pourâna
qu' est la cathédrale de Tolède ?

p71

Où que se portent mes yeux, des raretés,
des audaces m' assaillent, et jamais
une médiocrité. Toute chose a du
poids, porte la patine des siècles, a
trouvé sa place immuable et s' harmonise
avec l' ensemble.

Dans cet édifice gothique, commencé
par un architecte français, sous le règne
d' une princesse française, tous les ateliers
de l' Europe sont venus travailler,
et pourtant je connais par tous mes sens
que je suis en Espagne. Cet amas de
trésors, ce superbe amalgame donne une
image parfaite de ce qu' est la nationalité
espagnole. Tout y proclame le triomphe
de l' orgueilleuse église militante qui
créa cette âme composite. Je ne me lasse
pas des drapeaux de Lépante. C' est une
flamme de soie qui tombe des voûtes,
bleue, semée d' étoiles d' or, peinte d' un

p72

grand Christ crucifié. Au-dessous, les

écussons de l' Espagne, du pape et de Venise en rouge.

Quand je marche indéfiniment sur le vaste damier de marbre, alterné blanc et noir, entre les colossaux piliers, ce qui m' attire toujours, ce sont les grilles du Coro et de la Capilla Mayor, et puis, derrière ces grilles, des masses sombres, des accumulations bien dressées, des magnificences robustes, ardentes et rares. Je m' approche, je touche ces marbres niellés d' or, ces caprices de métaux précieux, ces jaspes multicolores, ces bois sculptés par le génie. Quelle splendeur de matière et quelle perfection de travail ! La Capilla Mayor est un orchestre de fer, d' argent, de marbre et d' or qui suscite tous nos désirs d' art et les satisfait. Chef-d' oeuvre de hardiesse et de

p73

franchise, elle garde dans tous ses excès quelque chose de réaliste et de direct, et tout en nous excitant, elle nous tonifie, nous remplit de santé.

Des femmes en mantilles noires sont agenouillées sur les dalles. Quelques étrangers s' asseoient à la base des piliers. Nous sommes une centaine qui regardons, à travers les grilles dorées, le prêtre dire sa messe, et j' appuie ma main sur la balustrade de jaspe, précieuse au toucher comme un beau corps de femme. Dans ce public de mendiants, de sacristains, de desservants et de curieux, il y a moins de protocole, mais beaucoup plus d' ardeur qu' on n' en verrait en France. Ce culte et toute la cathédrale présentent au plus haut point le caractère d' une chose vivante. Quand les trilles des sonnettes carillonnèrent

p74

pour l' élévation, des pères firent se courber des marmots espagnols qui, de terreur, s' anéantirent sur leur derrière,

le front entre les jambes.

Rien n' est plus beau que la cathédrale
dans ces grands désordres disciplinés,
quand l' orgue rugit, que le clergé processionne,
que les enfants de choeur
courent comme des estafettes. Tout
fonctionne d' une manière souple, abondante,
naturelle. Je n' assiste pas à des
cérémonies figées. J' ai ici, en face de
moi, le héros local, le prêtre. Autour de
lui, la vie s' est maintenue toute franche
à travers les siècles. Elle me fait songer au
genre d' activité qu' il y a dans notre
palais de justice.

Je note de singulières libertés. Sur le
pas de l' église, des bedeaux, des serviteurs
en surplis fument leur cigarette,

p75

puis retournent à leurs offices pieux.
Durant la cérémonie, ceux qui balancent
l' encensoir avec des gestes solennels ont
des figures qui rient. Mais si petits sous
les voûtes, rien ne compte que leur masse
et leurs uniformes. Je vois leur grand
âge et qu' ils ont des siècles : je ne les
aperçois pas en tant qu' individus. Nul
meilleur endroit pour comprendre l' histoire
de Tolède.

Les prébendiers, dans leurs stalles,
psalmodiaient. Soudain ils décampent.
Dans ces vastes espaces obscurs, rien ne
reste plus que, là-bas, au pied de la
vierge du Sagrario, des litanies soutenues
par l' orgue. J' entends couler ces
litanies, comme on regarde glisser un
fleuve. Ces chants s' écoulent depuis des
siècles ; je me tiens un instant sur leur
bord, et puis d' autres, debout sur la

p76

berge, entendront ces mêmes chants nasillés
par d' autres vicaires. Ce grand
fleuve, dans son courant d' air, apporte
une âme qui flotte, emplit la cathédrale.
Assis sur l' un des innombrables rebords

de pierre, de marbre ou de jaspe, j' ai
passé de l' admiration à la rêverie.
Le soir dans les églises est l' heure des
vitraux. La cathédrale de Tolède, que la
nuit commence d' emplir, exagère son
autorité jusqu' à devenir implacable. La
voix d' un prédicateur anime ces demi-ténèbres.
Quand ce prêtre si petit parle
entre deux flammes brillantes dans une
chaire d' or, ce n' est pas une religion
tendre qui m' enveloppe, mais l' on va
promulguer des décrets tout-puissants.
Si vous préférez regarder un ballet,
un opéra, allez au *transparent*, derrière
la Capilla Mayor. Il y a là des jeunes

p77

personnes en marbre, des princesses de
théâtre qui chantent leur grand air. Fort
galantes beautés ! Désirez-vous de voir
leurs jambes, approchez ; en voici une
là-haut qui se précipite, la tête en bas,
les jupes rabattues. Ses mollets, ses genoux,
ses attaches sont à ravir.
Maintenant, plus personne dans la cathédrale
que des touristes, amis de la
mélancolie, et des enfants qui prient, qui
jouent. Ils tirent la révérence à tous les
cierges, comme les papillons s' en vont
à toutes les bougies ; ils baisent le sol ;
les petites filles soulèvent pieusement les
linges de l' autel. Tous ont une rapidité,
une sûreté d' évolution, une familiarité
où l' on reconnaît une race nourrie dans
le catholicisme.

p79

à travers les rues de Tolède : si l' on excepte
une seule rue, qui joint le Zocodover à la
cathédrale, et l' abord immédiat des hôtels, nulle
boutique dans Tolède. On circule indéfiniment à
travers un réseau d' étroites ruelles pour
tomber, de loin en loin, sur des petites
places solitaires où l' herbe croît en toute
saison, où deux voix qui passent font un
événement. Le long de ces hautes, tortueuses

et montueuses venelles, deux

p80

lignes de dalles suivent les maisons.

Entre les dalles, un pavage, un semis

de cailloux, plantés la pointe en l' air.

Tout en haut, l' étroite ligne du ciel

bleu.

Que l' on gravisse ou que l' on descende

ces âpres couloirs, ce sont toujours des

églises, des couvents, d' énormes murs,

bâties, il faut le dire, avec de pauvres

matériaux, avec des briques ou parfois

des pierres jetées dans des lits de

mortiers. Peu de fenêtres et toujours

grillées. Des portes en granit, lourdes et

tristes, ceintes d' un chapelet sculpté. Un

crucifix avec un ciboire surmonté d' un

casque à cimier, voilà encore qui est

bien tolédan et fait un beau motif

d' écusson au-dessus d' une entrée. Des

clous larges comme des soucoupes, et

quelques-uns avec une tête de la grosseur

p81

d' un oeuf, décorent magnifiquement

les panneaux massifs des portes. à nos

pieds, des enfants aux gestes souples,

jeunes bêtes dignes et gentilles dans

leurs haillons, avec des yeux de braise,

et, sur nos têtes, le mirador d' où nous

guette une demi-figure jeune et moqueuse,

interviennent à propos pour

nous faire réfléchir que, dans Tolède, il

y a autre chose que des vieilles peintures

et des pierres délitées.

Parfois nous voyons dans les airs une

terrasse où se promènent sérieusement

des groupes de jeunes filles, dont je ne

puis apprécier, à cette distance, que

la bonne allure et les toilettes claires ;

ce sont les demoiselles nobles, un couvent

de *doncellas*. par ailleurs, les fous

cramponnés aux fenêtres m' interpellent.

Cette maison est bien connue

p82

dans toute l' Espagne, où l' on dit : " on
va te mener chez le cardinal. "
cet ensemble, d' un pittoresque provocant,
d' un énergique relief-où les
monuments de brique et les falaises qui
les portent se confondent sous une même
teinte jaunâtre-nul voyageur qui ne
le saisisse, mais l' esprit, la qualité morale
de cette reine détrônée, voilà ce
qu' il nous faut comprendre.
Ce matin j' ai quitté la haute ville des
vainqueurs, la ville solidement construite
des palais. Je veux gagner le Tage,
et j' entre dans la misère d' une ville
arabe. Je descends une côte africaine ;
les maisons toutes blanches sont séparées
par des espaces de rocailles, par
des pourrissoirs pleins de tuiles brisées.
Peintes à la chaux, elles flamboient.
Leurs portes ouvertes laissent voir une

p83

cour briquetée : des fleurs, des enfants
et des femmes accroupies à l' arabe, dans
des voiles blancs très sales, sur des
marches blanches.
L' Afrique renaît dans les décombres
des palais castillans. Une chanson orientale,
celle-là même que chantait sempiternellement
mon voiturier sur la route
de Sparte, s' élève du milieu de cette côte
brûlée pour affirmer la race indélébile.
Ce que l' on entend le plus à Tolède, ce
sont des chansons de *malaguenas*, quatre
vers sur une idée très compliquée, que les
plus simples comprennent aisément. Cela
vient d' Andalousie et se chante avec une
inflexion de mélancolie, à la manière du
muezzin sur un minaret. à peine tombés
dans l' air lumineux, les premiers sons
d' une *malaguena*, la nature et notre
âme se redressent, fleurissent. Tolède et

p84

les rives du Tage deviennent un buisson ardent.

Les terrains autour de Tolède présentent des plis immenses et tels qu' on dirait un grand burnous jeté sur la campagne, un burnous dépouillé et lancé hors des murs par un peuple qui toutefois n' a pas pu rejeter son sang. Et dans Tolède, si je n' ai jamais le coeur froid, ni les yeux ennuyés, c' est que j' y vois à chaque pas la plus belle lutte du romanisme et du sémitisme, un élément arabe ou juif qui persiste sous l' épais vernis catholique.

à Santa Maria la Blanca, jadis une synagogue, les juifs avaient pris pour devise une modeste pomme de pin ; à San Juan de Los Reyes, les hidalgos adoptent un coq ou bien encore, plus arrogants, des léopards, des lions et des

p85

aigles. C' est révélateur d' une manière de sentir, ces motifs ornementaux. Les jours où l' on est dégoûté l' on se dit : " que faut-il choisir ? Ici, le mufle, et là, le fourbe. " mais laissons cette sottise idée qui ne nous mènerait à rien... les vainqueurs de Los Reyes ont tout pour eux : la couronne, la main de justice, l' épée. Les hommes de la synagogue sont désarmés, ne disposent de rien que de leur esprit subtil. Les bêtes de proie sont avec les princes ; ces juifs n' ont que la pomme du pin, de l' arbre qui pleure. Comment ces deux mondes pourraient-ils s' accorder ? Ici, richesse flamande, et là maigreur, élégance d' une pensée qui s' est faite sous le palmier. J' ai visité la petite église du Christo de la Luz, une ancienne mosquée devenue église. On y remarque une colonne romaine.

p86

Cette colonne et cette mosquée contraintes à servir un dieu qui n' est

pas le leur, c' est intéressant, mais ce qui m' excite davantage l' esprit, c' est de voir dans Tolède des ouvrages construits, après la reconquête, par les catholiques, sur un plan où l' on reconnaît une pensée arabe. Ainsi le clocher de Santo Tomé. Je ne me lasse jamais, l' imagination s' ébranle perpétuellement à voir les éléments décoratifs arabes employés par les espagnols pour la plus grande gloire du catholicisme. Au lieu de versets du Coran, l' ouvrier trace sur les murs des phrases latines, espagnoles. Il s' est converti, il dit une nouvelle chose, mais sur le même ton que ses pères arabes. Entrons une minute dans la maison de Mesa. Ce débris seigneurial contient de merveilleuses arabesques où se mêlent

p87

des écussons espagnols. Elles sont tracées avec des clous, dans un plâtre très dur, dans un stuc. Ce n' est point régulier, c' est comme le travail d' un peintre spirituel dont chaque coup de pinceau a de l' âme. Cette décoration, une véritable dentelle (elle en a même la teinte), encadre de grands espaces, aujourd' hui de plâtre blanc, que recouvraient jadis des tapisseries à personnages, ces splendides tapisseries flamandes que nous avons vues au palais de l' Espagne à l' exposition de 1900. Au-dessous, court un revêtement de vieilles faïences bleu, vert et or brun. Devant cette merveille de goût, je suis capable de me hausser au bien-être, à l' apaisement que nous donne la beauté, bref de goûter l' art pour l' art ; mais à dire franc, ce n' est pas ce plaisir sensuel qui me retient ici.

p88

Je songe que l' ouvrier qui eut cette patience de ciseler ce réseau inextricable d' ornements sur ces plâtres, c' est le même qui recommence mille fois la

même chanson et demeure des jours entiers à rouler entre ses doigts un chapelet d'ambre, auprès d'une fontaine d'Orient. Et s'il *pense* l'architecture et le plaisir de cette manière arabe, ne pense-t-il pas à l'orientale le catholicisme ? à San Juan de Los Reyes, j'ai vu des écussons employés comme des éléments décoratifs d'Orient. Des écussons pensés à l'arabe ! Quelle riche complexité cela suppose dans l'âme des ouvriers ! Il se prolonge indéfiniment dans mon imagination excitée, l'intérêt que me donnent ces êtres qui se croient des catholiques espagnols et que je reconnais à leurs actes comme des sémites.

p89

la musique sur la promenade : chaque dimanche, à Tolède, j'aimais entendre la musique militaire, la musique sur la promenade, que, dans la vieille ville romantique, comme dans la plus banale des sous-préfectures, la garnison offre aux indigènes. J'ai vu les dames, les demoiselles et les élégants qui les épouseront. Qu'il y a d'esprit dans le regard d'une tolédane de seize ans ! à cet esprit les petites

p90

filles se préparent, et les vieilles femmes en gardent une flamme. Pourtant, les plus jolies espagnoles sont à Valence et les guides ne signalent pas d'admirer les tolédanes. Elles sont petites et, dit-on, chlorotiques. Moi, je les ai vues bien prises d'ensemble, incapables d'aucune gaucherie, ni effrontées, ni trop modestes, les yeux remplis d'une âme merveilleuse ; j'admirais en elles la douceur, la courtoisie d'une vieille civilisation. De jeunes servantes, que courtoisaient des militaires, surveillaient des enfants distingués, pareils à ceux qui, pieds nus, rapides et l'oeil splendide de lumière, sur les terribles cailloux de cette rocailleuse

Tolède, ne cessent pas avec bonne humeur de réclamer des piécettes. Au milieu de ce public en toilettes claires et bercé par une musique infiniment paresseuse,

p91

sur ces centaines de figures jeunes, mais chargées de siècles, sans être expert, je distinguais de nombreuses variétés du type sémitique : des arabes et des juifs habillés à l' espagnole. Dans toute l' Espagne, il n' y a pas un juif, sinon une paire de banquiers à Madrid. " nous leur faisons peur " , disent en riant ces braves espagnols. C' est exact : les autodafés ont laissé chez les israélites une réelle répugnance à passer la Bidassoa. Ces grands bibelotiers n' aimeraient pas, comme je fais depuis quinze jours, vivre dans de sombres couvents peuplés de saints implacables. Qu' ils se rassurent ! L' inquisition, après avoir été très populaire dans son principe, s' est fait le plus grave tort par une suite d' erreurs, ayant brûlé

p92

de pauvres diables qui n' étaient ni juifs ni judaïsants. *errare humanum est.* toutefois, personne ne veut plus en courir le risque. Mais s' il n' y a plus à Tolède un sémite qui dise : " je suis juif " , ou bien : " je suis arabe " , d' innombrables figures le proclament. En circulant autour du kiosque à musique, sur l' Alameda de Tolède, je croyais voir une illustration de ce fameux petit livre *el tizon*, qui scandalisa, irrita, épouvanta la société sous Philippe II. *el tizon*, c' est un pamphlet, le plus bref et le plus sec, mais terrible par sa vérité, que le cardinal Francesco Mendoza Y Bovadilla écrivit pour venger les déboires d' un neveu à qui l' on demandait la preuve de la pureté du sang (ou

peut-être, plus chrétiennement, pour

p93

rappeler à l'humilité une noblesse arrogante).
Quelles saisissantes images, révélatrices
de toute une civilisation, dans
ce titre espagnol : *el tizon de la nobleza
espanola o maculas y sambenitos de sus
linajes* ? le tison, le bois brûlé, noirci,
fumeux, sans étincelle, la branche quasi
morte de l'arbre héraldique. Le cardinal
dénombré toutes les grandes familles
d'Espagne, sans flatterie ni caresses,
nous dit-il, et dans toutes il découvre une
tache de sang maure ou juif. Sur ces têtes
de fiers hidalgos, il secoue toute la friperie
de ces manteaux de honte, de ces sambénitos,
que l'inquisition jetait sur les
épaules des renégats ou simplement de
ceux qu'elle reconnaissait suspects soit
de pratiques hétérodoxes, soit d'alliances
juives ou arabes. à tous les grands lignages
il fait voir leurs sambénitos, et

p94

sur ces fronts orgueilleux, il pose la
cendre de son tison.
Ce pamphlet m'aide à comprendre
Tolède. En regardant ces visages qui
passent et repassent sur la place, on se
rappelle qu'après le retour des rois catholiques
et le départ des princes maures,
le fond de la population restait arabe
et juif, au point que sans l'effort constant
de l'administration ecclésiastique,
Tolède fût de son propre poids retournée
au Coran et à la bible.
Dans cette ville des nécromanciens et
de la Kabbale, les grands intellectuels
d'Israël avaient recueilli et commentaient
l'héritage de la Judée, de la Babylonie
et du nord de l'Afrique. Tel fut
l'éclat de leur science que le nom de
Tolède éveille, dans la conscience du
peuple dispersé, des souvenirs aussi puissants

p95

que Tibériade et Jérusalem. Ils parcouraient
la terre et la mer pour visiter
toutes les communautés, depuis la Provence
et le Languedoc, jusqu' à l' égypte.
Ils critiquaient les idées des chrétiens,
ou mieux, les idées des hommes du Nord,
et parce qu' elles contrariaient leur façon
héréditaire de sentir, ils enseignaient
qu' elles contredisent la raison.
Ces hommes inquiets, à l' esprit subtil,
également doués pour les finances et la
philosophie, avaient les soeurs les plus
attrayantes, qui dans leur jeunesse respiraient
toutes les séductions du cantique
des cantiques. Elles furent mille
fois les héroïnes de tragédies analogues
à celles que Lope De Vega nous raconte
(dans *la juive de Tolède*) de cette fameuse
Rachel, que l' on surnommait
Formosa et que les nobles assassinèrent

p96

sous les yeux mêmes de leur roi, parce
qu' elle le tenait sous ses enchantements.
Les ruines de la juiverie à Tolède renferment
une poésie. Elle n' est pas du premier rang.
Elle est faite d' un mélange
d' humilité, de longue plainte, de clairvoyance
et des voluptés du harem. Je
songe au titre que l' un de ces juifs savants
inscrivit sur un commentaire du talmud :
pêle-mêle d' aromates. voilà qui convient
pour caractériser les puissances et
les séductions d' Israël. Vainement la fière
Espagne a écrasé la tentation. Je crois
la rencontrer encore autour du kiosque
à musique sur cette place de Tolède.
Ces promeneuses aux yeux brûlants
vont aller suivre la neuvaine pour
honorer la naissance de sainte Thérèse,
patronne de l' Espagne, mais dans les
paroles latines qu' elles murmurent avec

p97

tant de sincérité n' exprimeront-elles pas
une âme orientale ?

On imagine invinciblement que plusieurs
d' elles appartiennent à ces familles
légendaires qui, dans le secret de
leurs palais écussonnés, longtemps après
l' abjuration de leurs pères, gardent la
foi et les pratiques du judaïsme.

Ces relaps, l' ancienne Espagne les
nommait avec horreur des marranos, des
maudits, (exactement, puis-je le dire,
des pourceaux.) chrétiens en apparence,
assistants dévots des cérémonies de
l' église, ils transmettaient à leurs enfants
les rites de Jehovah. Entre l' inquisition
et ces marranos, riches, alliés à
la grandesse et toujours exposés aux
fureurs populaires, ce fut, durant des
siècles, une terrible lutte dans l' ombre,
où l' hypocrisie et la ténacité défiaient

p98

toutes les ressources de l' espionnage et
de la cruauté. Un des leurs, le grand
maïmonide, établit que la récitation
d' une vaine formule ne constitue pas
l' idolâtrie. On peut proclamer publiquement
la vérité de la mission de Mahomet
ou du Christ, c' est sans importance. En
cédant à la violence, on n' en reste pas
moins juif. Sans doute, il serait méritoire
de mourir plutôt que de renier
Jehovah, mais dans l' intérêt même d' Israël
on ne peut ni exiger, ni conseiller
le martyre. Il suffit de remplir en secret
ce qu' on peut des devoirs religieux.
Je ne sais rien qui soit plus en désaccord
avec la tradition d' honneur que
nous portons dans nos âmes, mais rien
non plus qui semble mieux s' accorder
avec la vie. Maïmonide a vraiment écrit
le traité des vaincus. Il donne l' art de

p99

durer ; il enseigne l' adaptation à la
défaite : c' est le secret d' Israël.

Au quitter de la musique, comme je passais auprès de Santiago Del Arabal, j' eus l' idée d' y pénétrer. On y voit la chaire où Vincent Ferrer, au début du quinzième siècle, enflammait la population contre les maures et les juifs. Il obtenait de très nombreuses conversions, mais pour aller plus vite, un beau jour, il descendit de sa chaire, et suivi de son auditoire, gagna le quartier juif. Il envahit et purifia leur synagogue, aujourd' hui Santa Maria la Blanca, tandis qu' on jetait dans le Tage un grand nombre d' infidèles... rien n' est plus beau, dans les dernières heures de la journée, que ces précipices où le grand fleuve roule ses eaux toujours jaunâtres.

p100

Sur l' autre rive s' étend un paysage de Palestine, d' où les prophètes me proposent des mots pour lamenter la ruine éternelle de Jérusalem... nul doute qu' en partant pour cet exploit, et à voir le zèle de ses compagnons, Ferrer ne fût déjà bienheureux, mais quand tous les juifs furent dans le Tage, il devint saint Vincent Ferrer. Deux lignes gravées sur une pierre dans Santa Maria La Blanca commémorent l' irruption de ce Drumont plus heureux. Et dans la petite église de Santiago Del Arabal, où il tint ce fameux meeting, on a depuis lors, par respect, cessé d' utiliser la chaire. Une sévère effigie du saint homme l' occupe, qui tient dans sa main gauche la lourde croix avec laquelle il dirigeait ses partisans.

p101

Voilà que j' ai parcouru Tolède dans tous les sens, à toutes les heures, et son âme demeure toujours sous une quadruple serrure. " les maisons de cette ville, dit le charmant Théophile Gautier (de qui le souvenir invinciblement mélancolique apparaît sur le fond de tous

nos plaisirs espagnols), tiennent à la fois du couvent, de la prison, de la forteresse

p102

et aussi un peu du harem. " j' y respire une volupté dont j' ignore le nom, et quelque chose comme un péché se mêle à tout un passé d' amour, d' honneur et de religion. C' est le mystère de Tolède et nous voudrions le saisir. Mais qui donc pourrait nous guider ? Toute société a fui de cette ruine impériale. On aurait le plus beau palais pour vingt mille pesetas et d' excellents pour dix mille. Il ne reste ici que de petits propriétaires qui ne prennent pas leur parti de voir venir les étrangers. Mon coiffeur, étonné de mon long séjour, quand l' ordinaire des touristes arrivés le matin s' en retournent le soir, me disait :
" *le gusta a ud toledo ? Vale poco. No hay sino algunas antigüedades solamente.*
Tolède vous plaît ? Elle vaut peu. Il n' y a que quelques antiquités seulement. "

p103

il fallait entendre de quel ton le *vale poco* et le *solamente !*
dans ce désert, Greco, découvert à grand' peine, me donna, me transmit le secret de Tolède.

p107

chapitre quatrième. Greco me donne le secret de Tolède :
nous avons bien le droit de le dire, après tant de courses à la poursuite des oeuvres du Greco dans Tolède, il n' est guère de peintre qu' il soit plus malaisé d' étudier. Il y a dix ans, nous n' avons même pas le plus élémentaire catalogue. Dans ces ténèbres, j' eus beaucoup d' obligations à M. Aureliano De Beruete, qui mit à ma disposition son expérience de

p108

vieux tolédan. Nous allions un peu à la découverte, à travers les étroites ruelles autour des couvents délabrés ! Que de difficultés ! Je me souviens qu' après avoir appris, Dieu sait comment ! L' existence du superbe tableau des deux saints Jean, l' évangéliste et le baptiste, dans l' église San Juan Bautista, il m' a fallu deux jours pour en obtenir l' accès. Et le sacristain qui me conduisit m' a dit qu' à cette date (octobre 1902) j' étais le premier visiteur de l' année. Un tel état de choses permet d' apprécier avec exactitude les avantages et les désavantages des musées, où le simple passant peut étudier à son heure une oeuvre bien présentée et bien surveillée. Toutefois, dans cette véritable chasse au Greco, j' ai trouvé la plus heureuse excitation, et mon séjour à Tolède fut une retraite

p109

assez analogue à ce qu' est une saison à Bayreuth. Tolède est demeurée la ville toute sacerdotale de jadis. La multitude des prêtres y est telle qu' un dicton populaire assure que chaque habitant, chaque jour a sept messes. Exactement, la ville renferme quatre-vingt-dix églises et dix-huit couvents, bien déchus, il est vrai, puisque chacun d' eux ne compte plus, en moyenne, qu' une vingtaine de nonnes. On ne visite aisément que ceux où ces dames fabriquent des confitures. Dans les autres la règle est sévère. L' abbesse de Santo Domingo El Antiguo, à qui j' apportais une lettre, me fit répondre que les portes s' ouvraient, pour l' office, de six heures à six heures et demie du matin. Une autre, moins bienveillante, ne trouva rien à me dire, sinon qu' à

p110

cinq heures du matin, la soeur tourière
poussait à la rue les poussières des corridors
et que je pourrais en profiter.

Quant aux églises, elles sont verrouillées,
sauf durant l' office, qui se dit
à des heures variées. Bien plus, il en est
qui n' ouvrent qu' une fois l' an, le jour
de la fête patronale.

Disons-le en passant, l' auteur de ces
lignes aurait accepté avec plus de soumission
cette rigoureuse discipline, s' il
avait pu continuer d' y voir un pieux
respect. Mais à San José, qui ne s' ouvre
que de six à six heures et demie, un
sacristain le scandalisa fort, quand il ne
put le retenir de grimper sur l' autel pour
lui montrer, démarche superflue ! La signature
du Greco dans la tête du lion
sous la main de sainte Técla.
D' ailleurs, toutes ces barrières franchies,

p111

l' amateur, bien souvent, ne trouve
qu' une déception. L' original a disparu,
une copie a pris sa place. C' est ainsi qu' à
Santo Domingo El Antiquo le tableau
du maître-autel, emporté par l' infant
Sébastien, ne se survit que dans un
misérable pastiche. De là tant de Greco
qui traversent nos ventes, pour aller
s' engloutir dans les ténèbres dorées du
Far-West.

D' autres fois, le chef-d' oeuvre, bien
que demeuré en place, n' est pas visible,
soit par défaut de lumière, soit par excès
de décor. à Tolède, on prend en horreur
les fleurs en papier, que les pauvres
religieuses s' ingénient à découper et qui
courent en festons épais devant les plus
belles peintures.

Enfin, dans quel état de délabrement
les plus précieux tableaux s' offrent à nos

p112

yeux ! Ils reposent dans leurs cadres

originaux, mais couverts d' une crasse infâme. M. De Beruete m' a dit que si j' étais venu cinq ans plus tôt à Santo Tomé, j' aurais vu l' *enterrement du comte d' Orgaz* pendre comme une loque. Et pourtant le Greco, qui connaissait, semble-t-il, la prodigieuse négligence de ses concitoyens, avait cloué sa toile sur de bonnes et épaisses planches de bois, de façon que la poussière ne pût l' attaquer par-dessous.

Aujourd' hui, les tolédans, avertis par les hauts prix qu' obtient leur peintre, ont recherché soigneusement ses oeuvres dans leurs églises, leurs couvents et leurs palais. Et loin d' en négliger aucune, ils céderaient plutôt, si je ne m' abuse, à la tentation de les multiplier.

p113

Mm. Lafond et Cossio inscrivent sur leurs catalogues environ cent cinquante tableaux du Greco. Je suis parvenu à voir ceux de Tolède, une quarantaine, je crois. J' ai cherché à les étudier dans l' ordre chronologique.

J' allais successivement à Santo Domingo El Antiguo, à la cathédrale, à Santo Tomé, à la chapelle de San José, au couvent de San Pablo, aux églises de San Juan Bautista, de San Nicolas et de San Vincente, au musée provincial.

Partout j' ai retrouvé le cri des petits bedeaux devant *les funérailles d' Orgaz* :
" *demente ! c' était un fou !* "

l' opinion de ces enfants est partagée par un grand nombre de critiques. Antoine De Latour parle du " génie de ce pauvre insensé " . Théophile Gautier lui-même admet que le Greco craignait de

p114

passer pour imitateur du Titien et que cette obsession le jeta dans les caprices les plus baroques. Déjà au temps du

peintre, une légende courait qu' il était
devenu fou. On voit un Pacheco y prêter
quelque crédit. Mais à tous les étonnements
le Greco répondait avec dédain
qu' il n' avait pas à donner ses raisons.
C' est qu' aussi bien on touchait là au
secret de son coeur.

J' ai été frappé par une inscription que
cet homme mystérieux a mise sur sa
vue de Tolède, au musée provincial. Ce
sont dix-sept lignes jetées dans un coin
de la toile. On croit l' entendre qui médite :
*ha sido forzoso poner el hospital de
il a été nécessaire de mettre l' hôpital de
Don Joan Tavera en forma de modelo porque
Don Juan Tavera en forme de modèle
(c' est-à-dire*

p115

*de le présenter comme un détail, de le
mettre hors de l' ensemble) parce que
no solo venia à cubrir la puerta de Visagra,
non seulement il venait cacher la porte de
Visagra,
mas subia el comborrios o copula de manera
mais sa coupole montait de telle sorte
que sobrepujava la ciudad, y asi una vez
qu' elle surpassait la ville, et ainsi une fois
puesto como modelo y movido de su lugar
l' ayant mis comme modèle et bougé de sa place
me parecio mostrar la traz antes que otra parte.
il me semble (préférable) de montrer la façade
plutôt que ses autres côtés.
y en lo demas de como viene con la ciudad
et pour le reste, en ce qui concerne sa position
dans la ville,
se vera en la planta.
on le verra dans le plan.
tambien en la historia de nra senora
aussi, dans l' histoire de notre-dame
que trahe la casulla à santo Ildefonso
qui apporte la chasuble à saint-Ildefonse
para su ornato y hazer las figuras grandes
pour raison d' ornement (préoccupé d' obtenir un
bel effet décoratif) et de faire les figures
grandes.
me he valido en cierta manera
je me suis prévalu (j' ai profité) en certaine*

*façon
de ser cuerpos celestiales, como vemos*

p116

*de ce qu' il s' agissait de peindre ces corps
célestes (et je les ai traitées en profitant
de ce que) nous voyons.
en las luces que vistas de lejos por pequenas
que sean
dans les lumières que, vues de loin, et si petites
qu' elles soient,
nos parecen grandes
elles nous paraissent grandes.
ces lignes un peu obscures, d' une
esthétique si volontaire, où les derniers
mots trahissent un esprit mystique, nous
mettent sur la voie pour comprendre
comment l' élève correct des brillants
véniens est devenu un peintre si " bizarre "
et si " pauvre " . On entrevoit
dans quelle crise de l' âme dut éclore ce
que certains nomment sa folie et que
nous préférons appeler son génie.
La Castille étonna, domina le Greco.
Il arrive souvent qu' un étranger surpris
par un milieu nouveau en saisit les*

p117

nuances et saura le peindre mieux que
ne feraient les indigènes de talent. Philippe
De Champagne vint des Flandres
à Paris pour être le portraitiste de Port-Royal.
Le Greco, débarqué d' Italie, s' est
trouvé, en un rien de temps, le peintre
le plus profond des âmes castillanes.
C' est lui, c' est ce crétois qui nous fait
le mieux comprendre les contemporains
de Cervantès et de sainte Thérèse.
Quelque première éducation byzantine,
ou bien la nostalgie de son milieu
oriental lui servirent-elles pour qu' il
aimât cette population catholique et
moresque ? Nous sommes libres de l' imaginer
comme un héritier de la vieille
civilisation hellénique, ou d' admettre
que, grandi au milieu des spectacles de

l' Islam, il était prédestiné pour interpréter
la part sémitique qu' il y a dans

p118

Tolède. Le certain, c' est qu' on le voit,
dès son premier pas dans cette ville, se
soumettre d' enthousiasme aux influences
du lieu, s' envelopper de l' atmosphère, la
simplifier et la dramatiser. Il traduit le
paysage où il vient de tomber. Au milieu
des collines grises et des tristes hidalgos,
il abandonne les intonations chaudes,
familières à l' opulente Venise et à la
Rome des papes, pour se plaire aux lumières
pâles et froides. Est-ce lui-même
qu' il a représenté dans cet artiste en
train de peindre, que j' ai vu, il y a
quelques années, au palais de San
Telmo à Séville ? Tout au moins, c' est
sa propre palette qu' il lui a mise à la
main. Elle ne se compose plus que de
cinq couleurs : du blanc, du noir, du
vermillon, de l' ocre jaune et de la laque de
garance. Délaissant la série des teintes

p119

rousses et dorées, il adopte celle des
bleus et du carmin. Il aime créer de
violents contrastes en posant de grandes
masses de couleurs, vives jusqu' à la crudité,
cependant qu' il inonde ses oeuvres
de gris cendré.

Ce singulier mélange d' harmonie et
de déséquilibre, cette intensité froide et
lumineuse lui servent à exprimer une
certaine moralité. Que valent désormais
pour cet étrange converti le pittoresque
et le paganisme chers à la magnifique
Venise ! à Tolède, on ignore la beauté
aimée pour elle-même, comme l' aime
l' Italie. Maintenant sa peinture présente
les brusques alternatives saisissantes, un
peu barbares, de cette âme espagnole
tout entière résumée par le prosaïque
Sancho et le visionnaire Don Quichotte.
Le visionnaire toutefois domine. Greco

p120

allonge les corps divins ; il les voit pareils
à des flammes que les ténèbres semblent
grandir. Il enveloppe toutes ses visions
d' une clarté stellaire.

Ce n' est pas que ce lunatique perde
le bénéfice de ses sérieuses études italiennes.

Il se souvient d' elles pour les
employer dans un esprit nouveau. Tel
grand tableau du Tintoret, au musée
du Prado, montre les teintes, les lignes,
voire l' émacement de Greco, mais celui-ci
est moins encombré, d' une plus aiguë
sobriété, j' oserai dire plus arabe.

Le voilà parti pour être un peintre de
l' âme, et de l' âme la plus passionnée :
l' espagnole du temps de Philippe II. Il
laisse à d' autres de représenter les martyres
affreux, les gesticulations violentes,
toutes ces inventions bizarres ou
cruelles qui plaisaient à un peuple de

p121

mœurs dures, mais il gardera ce qui vit
de fierté et de feu au fond de ces excès.
Ils valent pour ramener toujours les
esprits au point d' honneur et aux vénération
religieuses. Et dans son oeuvre
Greco manifestera ce qui est le propre
de l' Espagne, la tendance à l' exaltation
des sentiments.

Devant ce modèle sublime qui l' émeut,
devant l' âme castillane, Greco oublie ses
habiletés ; il se fait un oeil neuf, une
main de petit enfant, une conscience de
primitif. Comme il dit tout droit ce qu' il
lui importe de dire ! Au milieu d' une
tendance générale à l' emphase, voici une
pensée toute nue. On est émerveillé ou
bien scandalisé, mais nul ne reste indifférent
à cette matière directe. Ainsi réduit
à l' essentiel, dégraissé et tout nerveux,

p122

un tel art pourrait sembler un peu maigre, un peu maladroit, n' était son état de spasme qui nous surprend et nous ranime.

Que de fois, à la chambre des députés, après des discours irréprochables et même qu' il fallait admirer, mais secrètement insupportables de convention et d' artifice, j' ai vu avec soulagement un homme quelconque prendre la parole. Dieu soit loué ! En voilà un qui ne parle pas très bien ! Et s' il avait une âme, eût-il bégayé, qu' il me reposait ! Mais ce retour à la sincérité plaît surtout chez un artiste qui connaît tous les raffinements. Le Greco abandonne, rejette toutes les habiletés théâtrales qu' il avait apprises à l' école des vénitiens : c' est qu' il possède une âme profonde et attentive. Avec un magnifique sang-froid, il élimine tout ce

p123

qui n' est pas l' essentiel, et il s' élance violemment vers ce qui est pour lui l' absolu. Les génies de cette sorte mènent leurs travaux avec la surprenante faculté de décision des grands chirurgiens. Greco semble fantasque, ignorant des règles. Il les connaît, mais les dépasse, car une rhétorique n' est point le talent. Il domine cette Castille dont il fait sa matière. Il est devenu un de ces hidalgos à idée fixe, toujours entraînés par l' esprit d' aventure, par la chimère, prêts à rouer de coups et à brûler celui qui ne rendra pas hommage à la suprématie de leur Dulcinée et de la vierge Marie, ou bien encore à sacrifier la guenille humaine, leur corps ou celui des autres, pour la conquête de l' or fabuleux des îles. Ces grands songeurs, ces visionnaires que Cervantès fait trébucher si durement et

p124

pour lesquels tout de même on éprouve

le plus amical respect, Greco est devenu leur pareil. Voyez ces portraits. Voyez encore que la critique le juge comme un héros que sa chimère emporte dans l'absurde. Ce n'est pas un dément, c'est un homme à obsessions. Il vit toute sa vie sur les mêmes idées. Il les reprend, il les remâche, les mûrit dans son âme et les porte de tableaux en tableaux, toujours pareilles et chaque fois chargées de plus de sens. Il a son François D'Assise, son vieillard à barbe blanche, son Christ, sa vierge (peut-être sa fille qu'il divinise mieux chaque jour) et son page (où l'on croit reconnaître son fils, qu'il voit éternellement petit garçon). Il se place lui-même volontiers dans ses toiles, et son visage s'enrichit des ennoblissements

p125

de son âme. Que ne puis-je étudier toute la série de ses anges ! Celui qui, d'une aile souveraine, porte l'*ascension de la vierge*, dans l'église Saint-Vincent, me fait penser à la belle image d'un savant juif tolédan, Abraham Ibn Ezra, une sorte de ménestrel ou de philosophe, qui parcourait au douzième siècle les communautés juives et qui disait : " la raison est un ange entre l'homme et Dieu. " voilà le sens que, de toile en toile, ce grand songeur est parvenu à donner au médiocre élément décoratif qu'est à l'ordinaire l'ange de sainteté.

Elles naissent d'un point de vue prosaïque, les objections que l'on oppose au Greco. à travers son oeuvre, elles atteindraient toute l'Espagne ascétique. écoutons, par exemple, Antoine De Latour en

p126

face du *comte d'Orgaz* : " nulle part, écrit-il, dans *Tolède et les bords du Tage*, nulle part le génie du pauvre insensé n'est resté marqué d'une manière plus

saisissante. Ce que j' appellerai la partie humaine de ce tableau, c' est-à-dire le mort et ceux qui l' entourent, est admirable. Toutes ces têtes sont vivantes ; tous ces personnages groupés avec beaucoup d' art, et la distribution de la lumière fait heureusement ressortir l' unité de l' ensemble. Mais rien de cet art savant ne se retrouve dans la partie supérieure de l' oeuvre. Le ciel est un chaos de nuages où semble se refléter le désordre du cerveau du peintre... "

cette opinion est si répandue qu' au musée du Prado il existe une réplique de l' *enterrement* privée de sa gloire. Quel grossier contre-sens ! En mutilant ce

p127

tableau, on a commis la même erreur, fruit d' une âme plate ou mal renseignée, que ceux qui disent : " j' aimerais Jeanne D' Arc sans ses voix. " comment ne sentent-ils pas, ces amateurs du terre-à-terre, que ce ciel complète et justifie l' expression donnée par le peintre à ses personnages, une expression qu' il avait saisie dans le visage et dans l' âme des plus nobles tolédans.

Ce beau mélange de tristesse, d' humilité et de dignité, les hidalgos de l' *enterrement* le doivent à la connaissance qu' ils ont d' une vie surnaturelle. Ce que Greco a peint au-dessus de leurs têtes, ils le voient avec le regard de l' âme. Dans cette gloire où l' on veut trouver une preuve de démente, nous reconnaissons la conception métaphysique qui vit sous leurs fronts fermés. Voilà les visions très

p128

précises, un peu bizarres, qui animent toute leur vie et les laissent indifférents, comme des arabes, à ce qui, pour nous autres, gens modernes, semblerait l' essentiel. Aux yeux d' un contemporain de sainte Thérèse, les amis d' Orgaz sont des âmes

assujetties à des corps. Elles s' échappent
de leurs gaines, flottent dans l' air,
montent vers la gloire. C' est le geste du
Christ, si doux, si élégant, qui les attire.
Elles vont à lui comme les coeurs accourent
à un mot sublime de poésie.

Ainsi le génie du Greco parvient à
nous rendre sensible la métaphysique
qui enchante ses modèles. à mesure
qu' il avance en âge, il semble que ses
rêves d' artiste se chargent de plus en plus
de méditations religieuses. Quelle noble

p129

tendresse exhale sa décoration de la
chapelle San José : ce *saint Martin*
presque incolore, jeune homme charmant
qui fait la grâce de son manteau à
un compagnon moins favorisé ; ce *saint*
Joseph, gouverneur d' un jeune prince,
tous les deux fêtés par l' adolescence
et que les anges couronnent avec les
gestes les plus enlaçants et les plus
courtois !

Saint Joseph, chez Greco, a toujours
un rôle charmant. On le vérifie encore
dans la jolie *sainte famille* de saint
Jean-Baptiste De Tavera, où la vierge
allaite l' enfant, tandis que saint Joseph,
de l' air le plus intéressé, se tient en arrière.
Le peintre a compris ce que ce père
adoptif d' un Dieu devait mettre de discrétion
dans toute sa conduite. Honnête
homme, chargé d' une tâche impossible,

p130

précepteur d' un génie et mentor d' un
grand prince.
Aux effusions innocentes du coeur,
Greco associe les arcanes de la mystique.
Il approche de la cinquantaine.
Qu' il peigne des êtres humains ou divins,
il ne s' attache désormais qu' à la représentation
des âmes. Ses personnages
saints ne sont plus que des flammes.
Voyez, au musée du Prado, sa *résurrection*

du seigneur. la terre est vaincue ;
notre sauveur, un drapeau à la main,
regagne les cieux. C' est une aiguille que
l' aimant arrache de la matière grossière.
Entrons à l' hôpital San Juan Bautista
de Tolède examiner son *baptême du*
Christ. pourquoi donc Jésus se
tourmente-t-il ainsi, et notamment qu' est-ce
que cette jambe droite qui se tortille à
la folie ? Greco brise le dessin et veut

p131

créer des formes mieux capables d' exprimer
sa pensée. Ne s' agit-il pas pour
le Christ et pour l' humanité entière de
naître à une vie nouvelle ? Dans ces eaux
le vieil Adam régénéré se transforme.
Toutes les pensées qui émanent d' un tel
acte, Greco les saisit et les mêle. Il
semble peindre des associations d' idées.
La scène se passe dans un jour fané,
dans une lumière de cave. C' est ce que
voit l' oeil intérieur. C' est spectral. Voilà
l' oeuvre d' un visionnaire devant qui le
ciel et la terre se mêlent.
Quelle tragédie de la religion nous
jouent (au collège des demoiselles
nobles) le *saint François D' Assise*,
véritable Hamlet, maniant la tête de mort,
-et (dans l' église Saint-Nicolas) le
Santo Domingo De Guzman, brisé par un
spasme d' amour devant un crucifix, -

p132

et telle scène hors du possible, empruntée,
dit-on, à l' apocalypse, que possède
le peintre Ignacio Zuloaga ?
Peu de mois avant de mourir, Greco
peignit pour l' église Saint-Vincent de
Tolède une *ascension de la vierge*, dans
sa dernière manière et pourtant merveilleuse
de couleur. La photographie
ne peut communiquer les sentiments que
fait surgir en nous, grâce à ces tons de
lumière et de carmin, cette composition,
à la fois la plus élégante et la plus puissante.

La vierge s'élève dans les airs,
entourée de sa cour céleste et de ses
musiciens. C'est une reine parmi ses
pages, ravissante de dignité, précieuse à
tous. Elle semble une voix, un chant
qui vibre, ou bien encore un repos frémissant
au milieu d'une danse. Cette
dernière analogie exprime, au mieux que

p133

je puis, l'admiration, le silence, qui me
suspendaient à cette toile. On y voit des
airs de têtes, des poses sur les pointes,
des attitudes nobles, rares, recherchées
et pourtant les plus faciles. C'est exquis,
c'est singulier, et c'est obtenu, toutes ces
ténuités nerveuses, par une violence
sublime de génie. L'ange du bas, pour
soulever la vierge et porter toute la
composition, déploie son aile avec une
force à tout briser. Sainte folie, magnifique
audace de ce vieillard Greco !
Désormais avec ses moyens à lui, il est
en mesure d'exprimer tout ce que renferme
son cœur impatient, qui se gonfle
de richesses et dans peu de mois va
mourir.
Comme je les aime, ces œuvres mystérieuses
des grands artistes devenus
vieillards, le *second Faust* de Goethe, la

p134

vie de Rancé de Chateaubriand et le
bruissement des derniers vers de Hugo
quand ils viennent du large s'épandre
sur la grève. Pressés de s'exprimer,
dédaigneux de s'expliquer, contractant
leurs moyens d'expression comme ils
ont resserré leur paraphe, ils arrivent
au poids, à la concision des énigmes ou
des épitaphes. Leurs sens demi-usés les
laissent-ils à l'écart, en marge de l'univers ?
Ils nous semblent détachés de
tous les dehors, solitaires au milieu de
leurs expériences qu'ils transforment en
sagesse lyrique. Et le chef-d'œuvre du

Greco selon mon coeur, la fleur de sa
vie surnaturelle, c' est justement le dernier
tableau qu' il a peint, sa *pentecôte*
que l' on voit au musée de Madrid.
Souvent les Greco me demandent un
effort, je crois y distinguer des mouvements

p135

qui se contrarient, un manque de
continuité dans l' accent et dans la
manière de traiter. Ainsi, quelles que
soient mes raisons d' aimer la partie
supérieure d' *Orgaz*, j' y trouve du
disparate. Elle est légitime, nécessaire, mais
mal raccordée, mal fondue. Au contraire,
cette *pentecôte*, cette venue de l' esprit-saint,
me donne une pleine unité d' impression.
Tous ces êtres, apôtres et
saintes femmes, qui à bien voir sont
des portraits, s' élancent, d' un seul et
même mouvement, hors de leur condition
naturelle, pour rejoindre l' esprit-saint
qui plane lumineusement. Nous
les voyons devant nous qui se spiritualisent.
Un enchantement d' enthousiasme
les perce et les transfigure, les héroïse.
Le vieillard Greco, dans cette *pentecôte*,
a donné sa plus rare génialité. Dans

p136

Orgaz, il juxtaposait un chef-d' oeuvre
d' art réaliste (un enterrement à Tolède)
et un essai de peinture de rêve. Mais
ici, il groupe des êtres vivants, des
espagnols, tordus, fondus, volatilisés par
le plus prodigieux émoi. C' est, rendue
sensible, une vérité de la religion.
Et l' on a dit qu' il était fou ! ... attention !
Tout simplement, c' est un catholique
espagnol ; je veux dire qu' il réalise
une certaine qualité de sublime, que
peuvent produire toutes les nations catholiques,
mais auquel l' espagnole attache son nom.
Ses toiles complètent les traités des
sainte Thérèse et les poèmes des saint
Jean De La Croix. Elles initient à la vie

intérieure des dignes castillans. Aucun livre n' en donne une idée aussi complète, aussi neuve. Nous y voyons mieux que

p137

les traits des morts : leurs rêves, leurs songeries. Le Greco nous mène au fond natif des tolédans du dix-septième siècle. Voici leurs plus nobles désirs qui s' étirent vers le ciel, et sans Greco, sans cette peinture hallucinée, nul de ces coeurs n' eût été préservé de la mort. S' il ne me tenait compagnie, je ne sentirais aucune âme dans cette ville près de tomber en poussière ; j' ignorerais avec quelle étoile les tolédans étaient accordés. Quand je parcours leur cathédrale, c' est par Greco que je connais de quel émoi ils la remplissaient. Loin de l' heureuse allégresse italienne et de la bonne santé prosaïque des Flandres, il nous place au milieu d' un peuple triste, contemplateur, d' une mélancolie funèbre. J' aimerais moins les décombres de Tolède, si je ne voyais, grâce au Greco, les

p138

couleurs et les grandes lignes du mysticisme qu' ils ont abrité. Que ces couleurs soient souvent blafardes et ces lignes trop allongées, on n' en saurait disconvenir, mais c' est ainsi que devait voir le peintre des âmes tolédanes. Sa manière ne va pas sans éveiller certaines répugnances. Et je crois entendre quelques-uns qui lui disent : " c' est possible que les esprits bienheureux se dépouillent, dans leur gloire, de toutes les faiblesses, mais nous les aimions, ces faiblesses. Vos anges de lumière nous désorientent avec leur perfection immatérielle ; elle nous semble froide et monotone. Nous vous passerions d' épurer la vie terrestre, pourvu qu' en sacrifiant ce qui mérite de périr, vous sauviez ce qui est digne de persister.

p139

Que ne transportez-vous dans vos
gloires supraterrrestres le meilleur de
cette vallée de misère ! Si les vivants
mêlent à leur fragilité mortelle quelque
chose de divin, faut-il donc qu' ils le perdent
en montant au ciel pour l' éternité ?
à qui pensez-vous que ces tons de peste
paraîtront un beau paradis ? Nous entendons
bien que la foi spiritualise les êtres,
mais vous nous montrez une larve quand
nous désirons de voir un sublime papillon. "
on a reconnu le ton de cette plainte.
Elle a l' accent du dix-neuvième siècle.
Elle suppose un Greco romantique,
désespéré jusqu' à la folie par le spectacle
du monde et qui se réfugie dans le
mystère, au séjour des esprits. Pour les
satisfaire, ces mécontents, il faudrait
que le Greco dît au monde imaginaire

p140

qui flotte sur Tolède et dont il a fait
son modèle ce que chante Manfred à la
fée des Alpes, sous l' arc-en-ciel du torrent :
" beau génie, ta chevelure de lumière,
tes yeux éblouissants de gloire, tes
formes rappellent les charmes des moins
mortelles des filles de la terre, mais
agrandies dans leurs proportions plus
que terrestres et d' une essence plus pure. "
de tels voeux trahissent une méconnaissance
absolue de la véritable destinée
artistique du Greco. C' est dans son
rôle de rejeter les moyens de séduction
physique et de nous entraîner dans un
lieu où nous soyons délivrés du plaisir
des sens. Avec lui, nous sommes en
pleine métaphysique espagnole. Il nous
faut donc accepter ces " corps glorieux "
sublimés, spiritualisés, images lucides,

p141

froides et rayonnantes de notre personne épurée et de notre âme libérée. Acceptons le Greco dans son intégrité, comme un peintre dont le génie est de penser à l' espagnole.

Nous en avons connu bien d' autres qui pensaient à l' espagnole ! Notre Corneille, par exemple. Corneille et Greco altèrent les rapports réels des choses ; ils sacrifient ceci et cela, en vue d' obtenir un effet plus noble. Et Don Quichotte ! Le chevalier de la triste figure pense à l' espagnole, déforme toutes choses. L' importance de ce livre admirable, c' est que le grand Cervantès nous fait toucher du doigt cette faculté de déformation ; il nous montre qu' elle naît du coeur (et aussi de la vanité). Mieux que personne, le crétois, élève

p142

de Venise, a saisi le secret de Tolède. Il est allé droit à la cause. Ces tableaux, ainsi placés au coeur de l' Espagne, nous donnent une intuition sur les mobiles de cette nation dans son âge classique. Chacun de ses personnages extraordinaires porte au fond de la conscience le même principe d' espoir, d' ardeur et de détachement. Ce sont des êtres qui vivent du divin. Voyez-les se suspendre à Dieu. Ils l' aspirent à eux et aspirent à lui. Tout chez eux est significatif de l' eucharistie.

Les dogmes catholiques sont la pensée constante de l' Espagne. On retrouve leur influence sur les domaines les plus imprévus. Les auto-sacramentales, pièces en un acte destinées à célébrer le saint-sacrement, ont leur analogue en peinture. Tous les modèles du Greco

p143

psalmodient la louange de l' immaculée conception et de la présence réelle. Son

esthétique, c' est l' enthousiasme de la communion. Ces corps qui semblent s' étirer vers le ciel, ce sont des âmes qui se purifient, se transforment. Sur les ruines de l' égoïsme vaincu, elles gagnent les royaumes de l' esprit. Le pénitent passionné, avide d' infini, s' élance affranchi, allégé vers son Dieu.

Les grandes rêveries religieuses sont encore l' ordinaire de la vie à Tolède. Chez nous, elles sont retenues et concentrées dans l' âme, ou bien ceux qui les expriment enflent la voix d' une manière pénible. Mais là-bas, les sentiments de dévotion s' écoulent paisiblement et ne s' étonnent pas d' eux-mêmes. Les tolédans, agenouillés sur les dalles

p144

des églises, passent des heures en face des vérités théologiques aussi volontiers que les orientaux devant les décorations entrecroisées de leurs murailles. Une simple portière de cuir tombe entre leur plaisir contemplatif et la rue, dont elle n' arrête même pas le bruit.

Je me rappelle qu' une après-midi, je suis entré, par hasard, non loin de la députation provinciale, dans un couvent de carmélites, édifié, me dit-on, par la nièce de sainte Thérèse. C' était au cours d' une neuvaine pour l' anniversaire de la sainte. Il y avait des tapis épais, des tentures de soie, beaucoup de fleurs en papier et des bougies allumées. Nul office d' ailleurs, mais des voix charmantes, et les chanteuses invisibles. Une femme en mantille et vêtue de noir, penchée sur un prie-dieu, s' éventait

p145

d' un grand éventail noir. Au près d' elle, trois fauteuils de reps rouge, placés en demi-cercle, semblaient attendre. Un piano était ouvert ; des bouquets disposés sur les autels, comme sur des consoles.

J' entendais au dehors des femmes
faire jouer des enfants. Un enfant de
choeur tout en noir, circulait, portait des
roses, pliait de grands draps blancs,
semblait un page bien dressé. Je croyais
faire une visite et, en examinant les
objets, attendre la dame toujours en
retard qui s' habille.

C' est un boudoir. J' y compte jusqu' à
neuf portraits où sainte Thérèse défaille.
Cependant les douces voix qui
s' étaient tues pour prier recommencent
leurs chants derrière la grille close.
Tantôt une seule parle, tantôt elles se

p146

concertent, et puis toutes haussent le ton.
Dans cette chapelle des carmélites
tolédanes, je me suis rappelé une phrase
de Mahomet : " il y a deux choses que
j' aime, les femmes et les parfums ; mais
ce qui réjouit mon coeur plus que tout,
c' est la prière. " sur les étendards de
couleurs variées et brillantes, les ardentes
devises : " je meurs de ne pas
mourir " ou " souffrir ou mourir " , répondaient
aux parfums, aux couleurs
et aux chants.

Je me suis renseigné. Ces carmélites
vivent, Dieu sait comment. Elles ont
dans leur cloître un petit potager, et
quand il faut, elles vendent quelque
objet d' art. Ce sont de pauvres créatures.
Les jeunes castillanes font volontiers
le voeu de se donner à Dieu,

p147

mais elles se rachètent en fournissant
une petite dot à une fille de la campagne
qui devient à leur place l' épouse du
seigneur. Et si le goût de cette chapelle,
aux mains de ces humbles servantes,
demeure excellent, c' est que la tradition
fixe la place de chaque objet et qu' on
est trop pauvre pour acheter rien de
nouveau...

c' est ainsi que bien souvent, au hasard de me promenades, j' ai vu dans Tolède les mouvements les plus naturels de cette vie mystique dont Greco fut le peintre. J' ai vu respirer, d' une manière familière, une vie toute pénétrée d' humilité et de lyrisme, et j' eus à la portée de la main le jeu des plus hautes et des plus paisibles facultés spirituelles. De tels états ne semblent pas compatibles

p148

avec la grande civilisation et par exemple avec l' emploi de chef de gare. Mais ils laissent dans Tolède une atmosphère où plus d' un, qui ne s' en doute pas, gagnerait à fréquenter.

NOTES DE L'AUTEUR

p149

Page 23 :

quelle féconde méditation nous propose la vue des liens d' étroite parenté qu' il y a entre l' oeuvre d' un Tintoret et l' oeuvre d' un Greco ! Tintoret engendra Greco ; certaines de leurs toiles peuvent indifféremment être attribuées à l' un ou à l' autre. Mais regardons mieux : chacun d' eux a son âme, ou plutôt chacun d' eux travaille pour une civilisation déterminée.

(disons-le en passant, il avait bien du bon sens, Béranger, quand Chateaubriand lui disait, en 1845 : " les Bonapartes reviennent.

Vous l' aurez voulu, Monsieur De Béranger " et qu' il répondait : " moi, bon dieu ! Je n' ai rien voulu. J' ai fait des chansons pour être chanté en France. C' est donc la France qui les voulait. " c' est possible que Greco n' ait pas

p150

très bien compris ce qu' il voulait, mais c' est un fait qu' à mesure qu' il peignait pour les

tolédans il a transformé Tintoret.)
prenons conscience des transformations que
la dévotion espagnole fait subir au tableau
de sainteté italien. Chez Greco, il y a un
sentiment dévot, une puissance chrétienne que
Tintoret ne possède en aucune manière. à la
Scuola San Rocco, tout est dramatique,
émouvant au possible, nullement religieux. Voyez
à Dresde, un des plus nobles tableaux qui
existent, une des beautés du monde, *les
femmes jouant de la musique* (du Tintoret).
C' est une merveille païenne, le type de ces
concerts que nous connaissons à Paris par le
sublime Giorgione, la plus complète représentation
du nu. Qu' est-ce que l' Espagne quasi
musulmane pourra bien en faire ? Elle va
reculer d' horreur ? Que non ! D' un paganisme
éblouissant elle tire avec aisance un
christianisme ascétique.
Nous avons tenu à donner parmi les illustrations
de ce volume une sainte Madeleine,
pour qu' on la compare aux Madeleines
italiennes, et surtout ce tableau bizarre où l' on
croyait jadis reconnaître une *vision de
l' apocalypse*,

p151

un *saint Jean à Pathmos* et que l' on
appelle encore l' *amour profane*.
exactement, à notre avis, il faut y voir
une forme espagnole du jugement de Pâris.
C' est l' âme fidèle qui voit les tentations lui
apparaître... ne me dites pas que le
dix-neuvième siècle français de Musset et le
dix-huitième siècle de Laclos ont, tout de même,
donné un plus rare aspect aux problèmes de
l' amour. Là n' est pas la question. Ce qui
m' émerveille, c' est que les formes païennes
épanouies de Venise aient pu tout aisément
fournir une expression à la terrible et
resserrée Tolède...
Greco, toute sa vie, emploie les moyens
d' art que Tintoret lui a mis en main. Quelle
leçon pour les pauvres artistes, ignorants
et infatués qui croient qu' à négliger la
tradition, à se soustraire à l' enseignement des
maîtres, ils assurent mieux leur personnalité !
Page 34 :

autant qu' on en peut juger, cette machine se composait d' une roue sur laquelle étaient fixés des seaux, qui puisaient l' eau dans le fleuve et la versaient dans des canaux

p152

en bois. On voit ces canaux sur la toile, mais on ne distingue pas quel mécanisme pouvait élever l' eau jusqu' à Tolède. Il ne reste aujourd' hui de l' *artifici de Juanelo* aucune autre image que cette roue brillante, argentée sur les bords, qui tant de fois intrigua les admirateurs du *Saint-Martin*. mais l' on prétend que les ruines qui émergent du Tage, tout près du pont d' Alcantara, seraient les assises mêmes de la machine.

Et moi, je devais revoir dans la charmante, la bruisante, la bourdonnante Hama de Syrie, ces roues élévatoires dont vivent les jardins de l' Oronte.

Page 38 :

depuis que ces pages ont été écrites, D. Francisco De Borja De San Roman Y Fernandez a recueilli des documents très intéressants dans les archives de Tolède. Son ouvrage, *el Greco en Toledo, o nuevas investigaciones acerca de la vida y obras de Dominic Theotocopuli* (Madrid, v. Suarez, 1910), complète le travail de D. Manuel Cossio en modifiant sur quelques points ce que nous pouvions savoir ou deviner de la vie de Greco. Mais

p153

s' il est indispensable à des érudits qui veulent connaître le dernier état des problèmes que soulèvent la vie et l' oeuvre du Greco, il ne change rien à nos souvenirs de Tolède et à des pages de sentiment. Le lecteur français peut ouvrir la *revue de l' art ancien et moderne* (juin 1911) où M. émile Berteaux a entrepris de commenter les trouvailles de D. Francisco De Borja.

Pour nous, des diverses pièces mises à jour par l' heureux et savant chercheur espagnol (un inventaire des biens et tableaux du Greco, écrit par son fils Jorge Manuel,

et surtout un pouvoir de tester donné par le peintre à ce même fils), nous avons à retenir que Greco vivait avec une certaine Dona Geronima De Las Cubas, bien probablement sans l' avoir épousée, et qu' il en eut un fils, en 1578. Ce libre fils de l' amour, ce Jorge, c' est lui qui figure dans l' *enterrement du*

p154

comte d' Orgaz. eut-il une soeur ? Nous devons désormais en douter. Et la charmante dame à l' hermine que nous appelions la fille du Greco, je crois que c' est la mère de Jorge Manuel, la compagne du Greco. *non conjux, sed concubina*, comme disait jadis un des membres les plus savants de l' institut à l' un de ses confrères qui lui demandait de lui faire l' honneur de le présenter à sa femme. Ah ! Dona Geronima De Las Cubas ! Qui l' eût cru ! Une personne au visage si pur ! Je m' explique ces traits amers sous lesquels vieillie, fatiguée, elle réapparaît dans un portrait du petit musée créé à Tolède par le marquis de la Vega Inclan... (hélas ! Voir plus loin, page 167.)
janvier 1912.

page 62 :

c' est une chose caractéristique : pour retrouver vivantes les couleurs des salles espagnoles du Prado, il suffit de regarder depuis les portiques de la place d' armes, à Madrid, au-dessus des jardins royaux, la vallée du Manzanares et la sierra de Guadarrama. Cette vallée, ses côtes graves, immuables, sa terre

p155

noble comme Zurbaran, saisissante comme Greco, sa Vega riche comme Velazquez, contiennent aussi les couleurs de notre Manet.

Page 73 :

la grille du choeur qui ferme la silleria, c' est-à-dire l' endroit où s' assoient et chantent les chanoines, fut forgée par maître Domingo. Il avait traité pour le prix de six mille deux cents ducats. Arrivé à la moitié de son travail, et voyant que cette somme était insuffisante, il vendit une maison à Tolède et une

terre aux environs, tout son patrimoine, pour achever la grille telle qu' il l' avait conçue. C' est ainsi qu' il parvint à exécuter son rêve admirable d' artiste. Mais il tomba dans la plus noire misère ; ses enfants durent mendier, et sa veuve n' eut d' autre moyen de subsistance qu' un sueldo par jour, que lui accordèrent les chanoines, et la vente qu' elle faisait de pauvres chapelets sur le Zocodover. Page 95 :

on pourrait méditer ce fait, avancé par quelques-uns, que la mère de Montaigne, Antoinette De Pouppes ou Antoinette Popez,

p156

descendait de ces grands juifs tolédans. Elle est, dit-on, une juive portugaise, une fille de ces juifs portugais qui se tiennent pour une aristocratie parce qu' ils sont expulsés d' Espagne. Mais qu' y a-t-il là de certain ? Ce ne sont que des conjectures excitantes. Après réflexions j' efface une note que j' avais mise ici, trop à la légère, dans une édition précédente. Je prétendais reconnaître dans Montaigne " un étranger qui n' a pas nos préjugés " . J' osais dire qu' " avec une éducation plus solide et une formation aristocratique, Montaigne, c' est au fond le tempérament d' Henri Heine " . Toutes ces affirmations sont trop aventureuses. Il y a là un problème que je ne suis pas en droit de résoudre contre un grand écrivain français.

Page 136 :

les curieux voudront se rappeler que *l' art de la peinture* de Pacheco, publié en 1649 et qui jouit longtemps d' une grande autorité près des artistes espagnols, affirme que " l' art n' a pas d' autre mission et d' autres fins que de porter les hommes à la piété et de les conduire vers Dieu " .

MARGINALIA DE 1923

p157

Quelque chose de bien beau, c' est

que theotocopuli, en grec moderne,
signifie " oiseau engendré de Dieu. " oui,
vraiment un messager divin, si l' on donne
son plein sens au fait que le beau sang
hellénique l' animait.

Quel thème inépuisable de rêverie :
un homme de race hellénique recueillant
quelque chose de la pensée de l' Islam
mêlée à la pensée catholique, et

p158

donnant à cet hybride une forme plastique !
On ne se lasse pas d' admirer ce
mystère du génie de la Grèce, né pour
modeler toutes les idées, tous les sentiments,
et qu' on retrouve partout dans
l' Inde, à Reims, à Tolède.

Quelque chose encore de très beau et
dont je rêve, mais c' est à établir. Don
Gomez, comte de Gormaz, que l' histoire
a fourni à Guilhem De Castro et
à Corneille pour qu' ils missent debout
le *Cid*, ne pensez-vous pas qu' il est
l' aïeul de notre comte d' Ormaz ? J' aimerais
ces concrétions, ces agrégats ; et
pour finir, ramassant les siècles, je vois-sens
magnifique à donner à la partie
supérieure de l' *enterrement* -le père

p159

assassiné qui demande au ciel que
Chimène trouve un protecteur en don
Rodrigue... notre attention est si fort
sollicitée, dispersée, qu' il faudrait procéder
à un inventaire et à une fusion
des plus belles fables, pays par pays.
Dans le deuxième *livret du mandarin*,
René-Louis Doyon nous raconte la vie
de William Blake. Ce poète visionnaire
dont André Gide a traduit avec un rare
bonheur le *mariage du ciel et de l' enfer*,
côtait sans cesse les berges du monde
supra-normal. Ses jours étaient peuplés
de grandes ombres. Il voyait ses modèles.
" Blake se faisait une société
d' Homère et de Moïse, de Pindare et de

Virgile, de Dante et de Milton ; ce sont,

p160

disait-il, des ombres majestueuses, blanches, mais lumineuses et d' une taille supérieure à celle des vivants... " c' est cette société que Greco voyait et peignait. Robert D' Humières contestait plusieurs pages de ce livre, mais il pensait que mon goût pour les cultures composites ouvre une méthode excellente d' exploration psychologique. " un étranger sympathique pour une civilisation, c' est, disait-il, un miroir oblique où la scruter. La lumière de face aveugle. L' avenir nous donnera toujours plus nombreux de ces mixtes intéressants ou curieux particulièrement aiguisés et subtils " . Et il disait que Montaigne demi-juif serait le type classique de ces intelligences.

p161

Il citait encore Heine en France, Lafcadio Hearn au Japon, Conrad en Angleterre. (on pourrait rappeler Philippe De Champaigne et Van Dyck qui vinrent de Bruxelles et d' Anvers au milieu des messieurs de Port-Royal et à la cour des Stuarts. Mais c' est moins significatif.) un ami inconnu m' écrit : le Christ en croix de Greco qui est au musée du louvre ornait une des salles du tribunal de Prades. Un bas anticléricalisme le fit émigrer dans les greniers de la mairie où M. Lafond le découvrit. Sur les instances de M. Aynard, le louvre s' en rendit acquéreur pour vingt-cinq mille francs.

p162

Ce tableau avait été offert à la ville de Prades par M. Isaac Pereire, lors de son élection législative, sous l' empire. Joli trait d' action électorale...

p175

tandis que je corrige les épreuves de cette réédition, je sais que M. Paul Guinard, jeune normalien, professeur à l' institut français de Madrid, a entrepris un travail sur Greco. Les vœux de tous les amis de l' Espagne l' accompagnent, les vœux de tous ceux qui souhaitent que pour faire contre-poids à un excès de germanisme, nos imaginations soient orientées vers les pays de la lumière.

Un oculiste espagnol, le dr German Bérîtens, dans un article de la revue *par esos mundos*, intitulé *pourquoi*

p176

Greco peignit comme il peignit, (Madrid, 1912) a soutenu que ce n' est ni mysticisme, ni excentricité, mais astigmatisme, si Greco déforme et allonge ses figures. Son cas était le cas clinique, classique, typique, de " l' astigmatisme hypermétropique " , qui voit en longueur. C' est une disposition optique de l' œil telle que les rayons lumineux parallèles qui viennent le frapper n' arrivent nulle part à se réunir en un point central. Cette imperfection fait qu' un point lumineux devient dans la vision une tache linéaire ou elliptique. Les lignes droites produisent des courbes, le cercle s' allonge en ellipse. Quant à la vision des couleurs, il arrive que les rayons colorés se trouvant dans un certain axe, donnent une image manquant de netteté, la ligne de séparation des

p177

couleurs est indécise, et celles-ci semblent empiéter les unes sur les autres. Dans la jeunesse, ces défauts peuvent être corrigés par l' accommodation, mais

à mesure que les années ou les excès de fatigue enlèvent aux muscles leur énergie, le défaut visuel n' est plus corrigé et même il augmente. C' est sur ces faits que le dr Bérîtens appuie sa démonstration. Greco était sans doute astigmat de naissance. Cette anomalie se trahit dans la conformation de l' oeil et du crâne tels que nous les montre son portrait peint par lui-même dans l' *enterrement du comte d' Orgaz*. pourtant il a dessiné avec une correction à peu près parfaite jusqu' à l' âge de trente-sept ans. Si quelques figures ont un allongement anormal, leur étirement est léger,

p178

et sans doute elles furent peintes à des moments de fatigue et de surmenage. à partir de trente-sept ans, l' allongement des corps et l' étirement des figures s' accusent de plus en plus, le coloris demeurant d' abord normal. Plus tard, à mesure que Greco avance en âge, les objets formant des images diffuses sur sa rétine, les couleurs ne sont plus fondues entre elles, empiètent les unes sur les autres et forment ces " bavures " dont parle son historiographe contemporain Pacheco. à la fin de sa vie, il en arrive à ne voir que des taches, et il peint des figures disloquées et invraisemblables, telle ce saint Siméon qui nous donne une idée de l' image qui devait se former sur sa rétine, une image semblable à celle que donne un appareil

p179

photographique, s' il n' est pas mis au point. Et le dr Bérîtens conclut que Greco, loin d' être un exalté ou un fou, était un astigmat atteint de strabisme. S' il avait vécu de nos jours, il serait passé chez l' oculiste et, son infirmité corrigée, aurait ensuite peint ses tableaux normalement. La preuve : prenez

chez un opticien les verres de lunette que prescrivent les oculistes pour corriger l'astigmatisme et regardez une toile du Greco. Elle vous apparaîtra immédiatement normale, naturelle, totalement dépourvue de ces fautes de proportions déformantes. Allez voir au Louvre, la *crucifixion* du Greco. Non seulement les bras du Christ sont anormalement allongés, mais les bras de la croix elle-même ne sont pas normaux. Prenez des verres correcteurs de l'astigmatisme,

p180

et le tableau vous apparaîtra parfaitement régulier. Avant le Dr Bérithens, Justi et les critiques allemands avaient pressenti cette explication scientifique de la manière du Greco. Le savant allemand Méier-Graefe (*voyage d'Espagne*, Berlin 1910) écrit à propos du maître de Tolède : " l'ellipse paraît avoir été un de ses motifs préférés. Dans la *résurrection* et le *baptême*, à Tolède, elle est plus ou moins accusée. Mais dans *la vierge avec les saints*, de la chapelle San José à Tolède, non seulement les têtes trahissent cette forme, mais les mouvements décisifs des membres et le contour des corps accusent énergiquement cette ellipse ". Tout cela nous l'écoutons avec un agréable sentiment de curiosité pour

p181

retourner, pour remonter rapidement aux plus hautes interprétations que nous proposent les Henri Collet, les Maurice Legendre. Et cependant pour toujours ces explications physiologiques nous demeureront dans l'esprit et contribueront à nous rendre mieux intelligible et plus émouvant, plus humain le bel artiste légendaire.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)